

LA ZAMPA

[Magali Milian et Romuald Luydlin]

REVUE DE PRESSE

www.lazampa.net

Mars 2025

Dans le cadre D'UNE MONTAGNE A L'AUTRE

ARRIEN-EN-BETHMALE

D'une génération à l'autre à travers danses et portraits

Pendant les Journées du patrimoine, habitants et artistes se sont mobilisés pour mettre en valeur l'église Saint-Michel et la mémoire vivante de la vallée de Bethmale.

Pendant les deux Journées du patrimoine, l'association La Bethmalaïse et l'association des Amis de l'église Saint-Michel d'Arrien en Bethmale (AESMAB) se sont associées à la compagnie La Zampa, basée à Durfort en Ariège et dirigée par Magali Milian et Romuald Luydin, avec un triple objectif : faire connaître le patrimoine architectural du village, c'est-à-dire l'église Saint-Michel et son retable baroque récemment restauré, mêler les danses du folklore bethmalais à celles des danses contemporaines de La Zampa et pour couronner le tout, proposer une exposition dans la salle des fêtes, présentant une cinquantaine de portraits d'habitants de la vallée, allant de 1875 à 1960. Avec toujours le même souci : mêler le passé au présent. Ainsi, Joseph Kraft a ajouté une dizaine de portraits de Bethmalais qu'il a peints à partir de modèles qui ont bien voulu poser.



Joseph devant ses portraits avec le public./DDM

Joseph, 26 ans, est originaire de Californie. Tombé amoureux d'une Française au lycée, en terminale, il l'a suivie en France, à Lyon. Il s'est inscrit aux Beaux-Arts, a appris le français sur le terrain, puis a connu La Zampa à laquelle il a adhéré pour devenir danseur, talent qu'il a ajouté à celui de peintre.

« La compagnie, conventionnée par la Drac, a un projet pour les deux ans à venir intitulé D'une montagne à l'autre », explique Romuald. L'objectif : « créer à partir de ce qu'un territoire peut nous donner, les rencontres avec les gens sur le terrain, partager un moment, mélanger nos

pratiques, dialoguer donc ce jour avec les Bethmalais. Dans ce but, nous avons confié cette fonction à Joseph, qui a séjourné à Arrien pendant deux semaines avant ces Journées du patrimoine. »

« Travailler sur les différentes générations »

Joseph a bien rempli sa mission. Il s'exprime avec enthousiasme : « J'ai réalisé des portraits d'habitants de la vallée. Par ce biais, j'ai pu échanger, travailler sur les différentes générations dans le sens de la transmission, assurer une porosité d'une génération à l'autre, cons-

tater que les jeunes s'intéressent de plus en plus à cette démarche, comment on le fait vivre, comment on l'incarne aujourd'hui. »

Pendant l'exposition, il s'est mêlé à tous les participants, restant longtemps devant ses réalisations pour expliquer comment il avait saisi, dans chaque modèle, le « trait » le plus caractéristique qui fait de lui un « personnage ». Après ces deux semaines de découvertes, Joseph aura plein de souvenirs à raconter à ses amis, tant les Bethmalais se sont montrés très accueillants.

Jean-François Ferre

Actualités

Danse

Scènes

06.02.2025 → 15.06.2025

« Empire » : Quand la danse fait vaciller les certitudes

par Angéline Zarader

19.02.2025



La Scène Nationale de Bayonne a été le théâtre d'une expérience sensorielle intense ce mardi 18 février 2025. EMPIRE, la dernière création de la compagnie *La Zampa*, a saisi le public dans un tourbillon de mouvements précis, portés par une mise en scène où chaque détail compte. Dans un décor minimaliste mais évocateur, les danseurs sculptent l'espace de leurs corps, explorant les tensions, les chocs et les silences avec une précision redoutable.

L'énergie du mouvement

Tout est millimétré, et pourtant rien ne semble figé. Les interprètes avancent, reculent, s'effondrent et se relèvent dans une partition rythmique implacable. Chaque geste semble répondre à une nécessité intérieure, un besoin viscéral de dire quelque chose du monde et de ses fractures. L'absence de narration linéaire laisse place à une puissance brute, une urgence à exister à travers le mouvement.

Les corps sont sublimés par les costumes des danseurs, auxquels une attention particulière a été donnée : plus le spectacle avance, plus les costumes sont travaillés, s'uniformisent pour devenir plus excentriques encore. Les couleurs, les textures, les frous-frous, les plumes, les fleurs ; les éléments viennent et vont au grès des cycles de révoltes pour déjouer l'Empire et son autorité.



© Franck Alix

L'espace comme terrain de jeu et de lutte

Le plateau, constitué de vingt-cinq tatamis vert pâle, devient un champ de force où se confrontent attraction et répulsion. Les six corps des danseurs-passagers s'attirent, se repoussent, s'enlacent puis se rejettent, dans une dynamique qui oscille entre fusion et déchirure. Les lumières, tantôt crues, tantôt tamisées, découpent l'espace en zones de tension où chaque danseur semble se battre contre une gravité invisible, comme autant de pressions contre lesquelles nous nous débattons.

Une composition sonore hypnotique

La bande-son, mêlant nappes électroniques et percussions organiques, soutient cette montée en intensité, jouant sur les contrastes entre moments de suspension et explosions sonores. Le musicien est assis à droite de la scène, attentif aux danseurs qui l'entourent et muni d'une guitare électrique dont les cordes ont été coupées et abimées. Marc Sens utilise en effet des objets et les transforme en mélodie. Ainsi, il dérive la manière traditionnelle de jouer de la guitare pour créer une musique qui enveloppe les danseurs et les spectateurs dans une atmosphère hypnotique, presque irréelle, où le temps semble se distordre.



© Franck Alix

Empire : construction, chute et recomposition

L'empire se dresse et affirme sa verticalité. Dès son évocation, il impose sa puissance, sa hauteur et la tension de son développement. Mais il n'est jamais stable, toujours menacé par sa propre chute. Ce fragile équilibre se retrouve au cœur du travail de *La Zampa*, qui interroge la manière dont les systèmes s'organisent, se déploient et s'effondrent.

Pour enrichir cette réflexion, la compagnie s'est plongée dans les dynamiques du judo et de la contredanse anglaise. Aux côtés du judoka Guillaume Bertrand et de la spécialiste de danse Cécile Laye, les chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin ont expérimenté ces disciplines, explorant la chute comme moteur de recomposition. Chaque interprète a également été invité à revisiter ses propres références physiques, ce qui confère à *Empire* une gestuelle singulière, en perpétuelle métamorphose.

Dans cet espace mouvant, il n'y a ni maître ni soumis, juste une succession d'agencements et de déséquilibres, un flux continu entre construction et effondrement. La couronne de fleurs passe de têtes en têtes en l'espace de quelques instants : les danseurs bâtissent des empires éphémères, les déconstruisent aussitôt, réinventent sans cesse de nouvelles structures. Ils oscillent entre ordre et chaos, cherchant les interstices où naissent d'autres possibles.

Empire est une œuvre qui ne laisse pas indemne. Par sa radicalité, son exigence et son engagement total, la compagnie offre un moment de danse où la virtuosité technique se met au service de la perception et de l'émotion : un choc esthétique et sensoriel d'une grande modernité.

« EMPIRE » : le ballet entre harmonie et chaos de La Zampa



Photo Alain Scherer - content/uploads/2025/02/empire-066-alain-scherer-scaled.jpg

La compagnie La Zampa déploie une pièce à l'atmosphère étrange, où six interprètes et un musicien évoluent entre construction et délitement, prises de judo et guitares lancinantes.

Des danseurs se roulent sur le sol couvert de tatamis. À cour, un guitariste fait sonner son instrument lancinant. Les nappes sonores se superposent sur les corps, plongés dans des

lumières roses. Derrière cet ensemble, il y a La Zampa, compagnie dirigée par **Magali Milian** et **Romuald Luydlin**, qui oeuvre à cheval entre les disciplines [<https://www.lazampa.net/creations>], entre le rock et la danse contemporaine, mais aussi entre la danse butô et la pratique de l'aïkido. Avec **EMPIRE**, le duo convoque six danseurs en dialogue avec le musicien Marc Sens qui va de chaos en reconstruction.

Est-ce un collage ? Une série de rencontres incongrues ? Les corps s'entrechoquent dans des portés au sol semblables à des prises de judo, tandis que les riffs de guitares planants se déposent sur le plateau et brisent l'atmosphère dense qui s'est formée sur scène. Les costumes, pantalons à franges et hauts lamés, évoquent une ambiance festive. Les gestes dessinent une tentative de faire corps, d'agir de concert. Se succèdent collisions, collaboration à deux ou trois pour faire un poirier, puis des figures chorales, où les corps sont attachés les uns aux autres sur le sol. Quelque chose semble se déliter, entraîner ce tableau pastel dans le chaos. Serait-ce la dissonance créée par la grâce des gestes qui se frottent aux variations gutturales de la guitare ? Des sauts jaillissent entre des phrases chorégraphiques plutôt statiques. Une ambiance plus festive s'installe, où les danseurs se calent sur le rythme du musicien, faisant tourner leur buste au rythme des percussions. **EMPIRE se dépie comme un jeu de construction et de déconstruction, à l'image, peut-être, de la constitution des empires et de leur délitement.** Ici, la notion d'empire semble un prétexte à la création, un moteur d'imaginaire chorégraphique, plutôt qu'une démonstration historique ou politique.

Entre chaos et liesse, les grands jetés succèdent aux grimaces. Si le climat latent peut plonger dans une forme de léthargie, c'est l'inventivité de la danse, ciselée, qui ne tombe jamais dans la facilité ou dans le déjà vu, qui fait le sel de ce spectacle. Peut-être cette léthargie est-elle d'autant plus malaisante qu'elle reflète les sensations dans lesquelles nous plonge l'état du monde ?

Théâtre du blog

Empire, chorégraphie de Magali Milian et Romuald Luydlin

Posté dans 21 février, 2025 dans [actualités](#), [critique](#), [Danse](#).

Empire, chorégraphie de Magali Milian et Romuald Luydlin

Une nouvelle création (pléonasme ?) de la compagnie la Zampa, simplement intitulée *Empire*. Selon les auteurs, l'empire en question désigne une « aire de jeu autant qu'un état d'esprit, une tentative plastique et chorégraphique de déjouer l'autorité à plusieurs ». La note d'intention est scrupuleusement suivie par un sextet ou sextuor de danseurs contemporains qu'accompagne, plus d'une heure durant, le guitariste électro(n)ique Marc Sens. Les chorégraphes font partie de la distribution où brillent à part égale Alice Bachy, Joseph Kraft, Camilo Sarasa Molina et Anna Varneau. Le plateau, parquet ou dance-floor, est composé d'une série de tatamis maousses juxtaposés au sol, non au carré mais en polygone étoilé. Ce désordre géométrique assumé relève de l'installation, de la proposition « arty » ou de l'ornement scénographique. Il annonce la couleur et, dans une certaine mesure, le programme chorégraphique et musical.



©Alain Scherer

La pièce, par sa rigueur même, requiert l'attention et l'adhésion du public. Elle n'est pas si simple d'abord : c'est, en effet, de la danse pure, technique, exigeante aussi bien pour les artistes sur scène que pour les spectateurs. Il s'agit d'un spectacle sans anecdote ou presque. Dysnarratif, avec, néanmoins un court texte poétique dit par cœur au micro par Alice Bachy et une dramaturgie de Marie Reverdy. Peu d'effets atmosphériques, quelques fondus lumineux, une composition musicale minimaliste, des costumes carnavalesques ou cabaretiers enfilés à vue par les artistes, quelques grimaces empruntées aux expressions des gargouilles gothiques. Aucune aspersion de fumigène, ce qui vaut d'être signalé...

Le « guitar hero », impassible, impavide, sûr de son fait, mi-David Gilmour (pour le vibrato, le « bend » et les sonorités psychédéliques),

mi-Rhys Chatham (si l'on se réfère à la période punk de celui-ci et à son duo avec la ballerine Karole Armitage), mi-Denis Mariotte (en raison de son accompagnement musical réduit à une seule note dans la pièce *Umwelt* de Maguy Marin), fait dans le « drone ambient ». À savoir le bourdon de cathédrale, avec ses boucles rythmiques obtenus par frappes à la baguette sur la six-cordes et les motifs mélodiques produits par frottis. La danse est ici, pourrait-on dire, sous l'empire de(s) sens. En raison du patronyme du musicien, discret visuellement, sagement assis côté cour, mais omniprésent de bout en bout. Du fait également de l'influence nippone sur la chorégraphie et de l'importance de l'art martial dans la deuxième partie de l'œuvre.

Il est vrai que « l'objet chorégraphique » de la Zampa (pour reprendre les termes de Magali Milian et Romuald Luydlin) est singulier. Il n'a que peu à voir avec le spectacle *Nage no kata* (2024) présenté à la Maison du Japon, une suite de mouvements exécutés par deux judokas aguerris, Stephen Roulin et Antoine Bidault, accompagnés de musique « contemporaine » (atonale), ayant pour but de signifier ou de dignifier artistiquement parlant une technique de combat ayant ses qualités propres qu'un cinéaste comme Akira Kurosawa avait déjà assimilé à l'art chorégraphique dans son film *La Légende du grand judo* (1943). *Empire* se réfère au pays du soleil levant mais aussi à l'Angleterre, développant dans toute la première partie de la pièce une suite gestuelle inspirée de la contredanse ou « country dance ». Les auteurs se sont assurés la collaboration de Guillaume et Serge Bertrand, pour le judo et de Cécile Laye, pour la contredanse anglaise.

Au XVII^{ème} siècle, la contredanse, comme l'art du jardin, diffère totalement entre la France et l'Angleterre. Jean-Marie Guilcher, dans son livre *La Contredanse* (1969), cite Lorin qui, de retour de Londres, estime que la contredanse anglaise n'impose aucun pas et, pour ce qui est de la contredanse à six, semble avoir été surpris de « la bizarrerie et de la diversité des pas, que chacun y faisait à sa fantaisie ». Les nombreux pas de deux de la pièce rappellent les danses de couple de cet âge d'or de la contredanse -quoique les costumes de Violette Angé pour *Empire*, hormis les collerettes, paraissent anachroniques, en particulier les pantalons à froufrous qui ressemblent à ceux des danseurs de mambo ! Les duos, naturellement, sont aussi ceux des affrontements de judokas.

Les mouvements quotidiens relèvent d'une tradition... contemporaine, faite de petits gestes faciles à exécuter, comme ceux de la postmodern dance. Qui dit empire dit chute et l'impressionnante série de roulades, pour ne pas dire « ukemi waza », exécutées par tout le groupe, conclut la pièce de façon spectaculaire. Nous avons été sensible aux qualités de saltation de Joseph Kraft et à la prestation toujours juste d'Alice Bachy. Comme toutes les œuvres réussies, *Empire* gagne à être vue et revue.

Nicolas Villodre

Spectacle vu le 19 février à la Scène nationale du Sud-Aquitaine-Théâtre Michel Portal, Bayonne (Pyrénées-Atlantiques).

Peter Avondo – Envoyé spécial à Marseille le 7 février 2025

Critiques



© Alain Scherer

La Zampa se bâtit un *Empire* de corps et de sons

À Marseille, Magali Milian et Romuald Luydlin font fusionner judo et contredanse anglaise dans leur dernière création à KLAP – Maison pour la danse.

Ou bien les frontières ne sont pas tout à fait définies, ou bien les limites ont été tracées dans le seul but d'être franchies. Au sol, des tapis d'un vert délavé assemblés les uns aux autres dessinent une forme indéterminée, dépassant de toutes parts comme pour aller grignoter l'espace. Sur ce plateau où les corps n'ont pas commencé à évoluer, l'enjeu est déjà au mouvement, même imperceptible. Au bout de ce monde, **Marc Sens** fait entendre les premiers riffs de sa guitare électro-dystopique dont il frotte les cordes sur ses cuisses. Le ton est donné : dans cet *Empire*, la musique se mêlera au bruit, le chant deviendra un cri, et les corps entreront en interdépendance, dans l'ascension comme dans la chute.

La recherche et le doute

Pour cette nouvelle création, la compagnie **La Zampa** [affirme une démarche d'écriture au carrefour de bien des univers](#). Nourris d'entretiens avec différents spécialistes autant que des parcours de leurs interprètes, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin** donnent naissance à un objet chorégraphique aux visages multiples. Tantôt inspiré du judo, tantôt de la contredanse anglaise, *Empire* développe surtout un vocabulaire qui lui est propre, à la faveur d'une forme hybride aussi visuelle que sonore. Et quand, ici ou là, perce un mouvement – corporel ou musical – presque identifiable, celui-ci se dissout instantanément pour laisser place à une autre hypothèse.



© Franck Alix

Car si le spectacle ainsi proposé apparaît millimétré en tous points, il traduit avant tout un travail de recherche fait de théories et de tentatives. À mesure que s'esquissent les contours de cet *Empire*, rien ne semble en effet considéré comme acquis. Au contraire, les corps doutent d'eux-mêmes et s'interrogent sur leurs rapports aux autres aussi bien qu'à leur espace. De la sorte, un ballet d'observations et d'explorations se met en branle, dans un flux constant – rappelé par les lumières en va-et-vient de **Denis Rateau** – que chacun peut décider de subir ou d'affronter.

Pour un empire



Il y a effectivement quelque chose de l'ordre du choix – libre ou non –, dans cette nouvelle pièce de La Zampa. Avancer ou tomber, seul ou à plusieurs, diriger ou suivre, occuper l'espace ou le transgresser... Les possibilités sont infinies et chacune d'entre elles ouvre à une version différente de ce que peut être un empire. Et pour cause, de considérations personnelles en enjeux collectifs, c'est là toute la réflexion posée. Mais à en croire les éléments de réponse avancés par les six corps au plateau et l'univers sonore qui les enveloppe, la solution est, elle aussi, composite.

© Alain Scherer

Alors peu importe que le sol prenne l'apparence d'un dojo ou d'une prairie, puisque l'essentiel réside dans ce que les individualités sont capables de construire dans un espace commun. Qu'ils en soient les initiateurs ou qu'ils en reflètent les postures et les attitudes, les interprètes déploient toute une palette de figures. Après tout, un empire implique nécessairement de suivre ou d'être suivi. À moins qu'il reste encore, dans l'occupation de l'espace, dans la transformation du geste ou dans l'écho des notes, une forme d'affranchissement possible.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore le 5 février 2025

Rendez-vous



La Zampa : « Empire est autant une aventure collective que plurielle »

Avant de présenter au Klap - Maison de la Danse de Marseille, le 6 février prochain, leur nouvelle création Empire, Magali Milian et Romuald Luydlin ouvrent les portes de leur ultime session de répétition.

Pour ces derniers jours de répétition, le soleil est au rendez-vous sur la cité phocéenne. C'est dans un café à quelques encablures du [KLAP](#) - maison de la danse de Marseille, que **Magali Milian**, **Romuald Luydlin** et **Laurie Bellanca**, leur collaboratrice à la création, font le point sur les séances à venir, le planning et les ultimes réglages. Après deux ans de préparation, beaucoup de recherches tant bibliographiques, physiques qu'artisanales, plusieurs ateliers, performances annexes et figures nées du processus particulier qui a entouré cette création, le spectacle est sur le point de voir enfin le jour.

Un spectacle et ses ramifications artistiques

*« Avec Romuald, raconte Magali Milian, quand nous avons commencé à nous pencher sur une future production de notre compagnie **La Zampa**, le mot Empire nous obsédait. Il tournait dans nos têtes, notamment par sa complexité à le définir. Que l'on soit linguiste ou historien, les notions qui entourent le terme Empire sont multiples et plurielles. La seule certitude, c'est qu'un empire, quel qu'il soit, a un début et une fin. »*

S'intéressant à son étymologie et à ce que ce mot véhicule dans l'inconscient collectif, les deux chorégraphes sont partis de la question de l'organisation d'un système qui a pour but de diriger et d'étendre son hégémonie.



© Alain Scherer

En parallèle de ces balbutiements de recherche, une autre image s'est superposée : la pratique du judo. De dojo en salle des fêtes ou au cœur de l'espace public en passant par un certain nombre d'institutions, la compagnie de danse contemporaine La Zampa a mis en place tout un réseau qui a permis non seulement d'aller au contact de nouveaux publics, mais aussi de travailler leur spectacle en prenant le temps d'affiner chaque détail, chaque motif. Plus que des initiatives, c'est un véritable travail de territoire qu'ils ont effectué.

Le judo, une des bases de réflexion



© Alain Scherer

Les règles qui régissent la pratique du judo, les mouvements qu'induisent chez chaque combattant la volonté de faire tomber l'autre, vient se confronter aux premières lignes directrices du projet qu'ils étaient en train d'écrire. *« C'était fascinant de voir la manière d'enseigner de **Guillaume**, le prof de notre fils, explique Romuald, son rapport au corps de l'autre, de le définir comme un édifice qu'il faut désaxer pour le mettre à terre. Le langage qu'il employait, entrait parfaitement en résonance avec nos propres réflexions. Assez vite, nous avons proposé à nos danseurs de se former au judo pour en appréhender autrement notre corporalité. »*

Si le corps et une forme de théâtralité sont au cœur de leur œuvre, Magali et Romuald aiment aller sur d'autres sentiers. Au côté de **Laurie Bellanca**, ils se penchent sur différents corpus permettant d'éclairer la notion d'Empire. *« Le point de départ de notre collaboration, souligne la danseuse, musicienne et philosophe, était notamment de comprendre comment les questions des autorités qui régissent finalement la société, nous habitent, nous conduisent, nous animent, et nous structurent. En plongeant notamment dans différents ouvrages autour du judo, nous avons pu constituer un certain nombre de mouvements et d'informations permettant de créer de petites formes annexes. »*

Un brin de philosophie

Au plateau, **Marc Sens** accorde sa guitare. Une baguette de batterie à la main, il extirpe d'étranges sons de son instrument. Stridente, mécanique ou lancinante, la musique qu'il produit crée une ambiance singulière, entêtante, voire incongrue. *« Nous avons essayé, rappelle Magali Milian, d'entremêler tant au niveau de l'écriture chorégraphique que musicale, de la scénographie et des lumières, de rapprocher des univers très différents. Ainsi, nous nous sommes aussi intéressés à la contredanse anglaise, particulièrement par la manière dont elle régit les relations collectives et spatiales entre les interprètes. Comme pour les autres disciplines, nous avons étudié avec Laurie l'histoire de cette danse et avec **Marie Reverdy**, notre dramaturge, comment faire sens et spectacle.*

© Alain Scherer



C'est d'ailleurs elle qui a parlé pour la première fois de la notion de Schyze, c'est-à-dire d'évoquer à travers plusieurs prismes le même objet d'étude. C'est ainsi que le travail de Deleuze et de Guattari est venu alimenter notre réflexion. »

Une écriture ancrée dans un travail bibliographique

Imagines à partir de motifs rappelant le travail artistique de la plasticienne Élise Péroi qui a collaboré au processus de création, des tatamis verts posés au sol en quinconce dessinent un espace de jeu en construction. Avant de reprendre les grandes lignes, **Alice Bachy**, **Anna Vanneau**, **Joseph Kraft** et **Camilo Sarasa Molina** s'échauffent bientôt, rejoints par Romuald Luydlin et Magali Milian. Assez vite, les corps se cherchent, se trouvent et se repoussent. Déjà se dessine l'ébauche d'une chorégraphie. Ensemble, ils dessinent différents motifs et sculptent des figures qui servent de base à **Empire**.



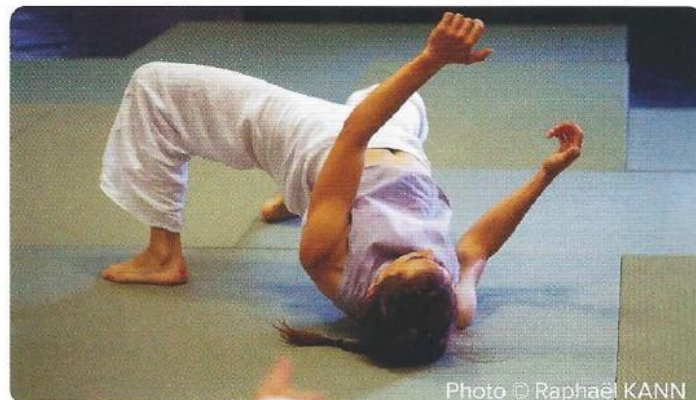
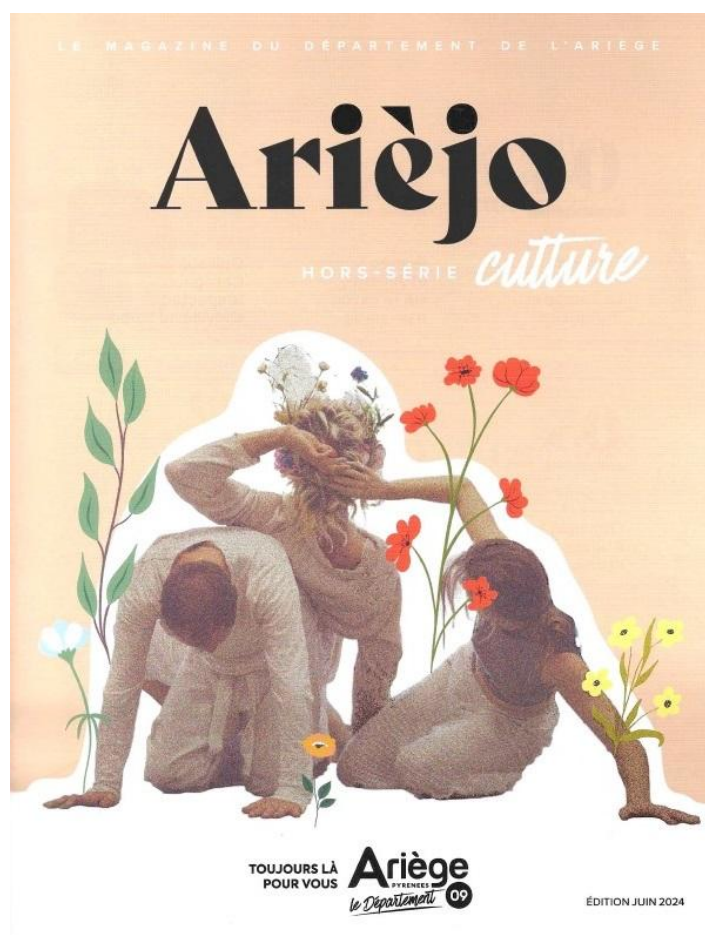
« Chaque enchaînement de mouvement prend racine dans les différents matériaux qui nous ont servi à alimenter le processus créatif, explique Laurie Bellanca. On sait par exemple que la contredanse avait un pouvoir politique. Dans certains cas, restructurer les gestes permettait de rallier le peuple à une cause. Cela va dans le sens de ce que nous souhaitons évoquer autour de la notion d'empire, qui a certes, une connotation négative, mais est aussi une manière de questionner l'organisation de nos sociétés en prenant en compte les héritages logés en nous, malgré nos désirs d'émancipation.

© Alain Scherer

*En cela, nous avons notamment travaillé étroitement avec **Hervé Mazurel** historien du corps, des sensibilités et des imaginaires. »*

Un vocabulaire pluriel

S'appuyant sur une grammaire extrêmement précise, Romuald Luydlin et Magali Milian tracent différents chemins et différentes lignes directrices. Solo, duo ou danse de groupe, ils imaginent un récit multiple qui permet à chacun de se faire sa propre histoire. Tandis que l'un est au plateau, l'autre est dans la salle pour donner quelques directives. L'ambiance est studieuse, mais pleine de douceur. Les premiers mouvements donnent à voir une toute petite partie de la création à venir et c'est déjà très prometteur.



La Zampa en résidence dans trois collèges

De janvier à mai 2024, un parcours artistique a impliqué les élèves de cinq classes différentes dans trois collèges ariégeois (Sabarthès-Montcalm, à Tarascon-sur-Ariège, Lakanal, à Foix, et Rambaud, à Pamiers). Le parcours proposé par la compagnie La Zampa alliait la pratique chorégraphique, la photographie et l'organisation d'un vernissage d'exposition. Plus de 45 élèves ont participé directement à cette résidence artistique labellisée « Olympiade culturelle Paris 2024 ». Le Conseil Départemental consacre annuellement une enveloppe de plus de 200 000 € en faveur des parcours artistiques des jeunes collégiens. En 2023, 5 857 élèves des collèges publics ariégeois ont pu bénéficier de ce dispositif.

La Zampa danse au cœur du Plantaurel



À Durfort, dans les coteaux du Terrefort ariégeois, une compagnie de danse à la réputation internationale vit et s'épanouit. Rencontre avec les deux fondateurs de la Zampa.

Les six danseurs courent, volent, cabriolent, s'enlacent ou se percutent. Pendant la répétition du prochain spectacle de La Zampa, la salle des fêtes de Durfort paraît minuscule. Les piliers sont effleurés, les spectateurs frôlés, on frémit devant tant de virtuosité et d'aisance. Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est offert d'assister à de telles prouesses artistiques au fin fond des coteaux du Plantaurel.

C'est pourtant à Durfort que Magali Milian et Romuald Luydlin ont choisi de vivre et de produire leurs spectacles. Tous deux sont chorégraphes et interprètes, originaires du sud-est de la France. Magali a fait ses premiers pas de danse au conservatoire d'Avignon, Romuald s'est formé à la danse butô et au théâtre nô, une inspiration japonaise que l'on retrouve dans nombre de leurs spectacles.

En 2000, ils créent ensemble à Pamiers la compagnie « La Zampa ». Dès lors, ils vont multiplier les créations : pièces de groupe, performances, installations sonores, formes concert, où la danse s'allie avec la musique et le chant. Pourquoi l'Ariège ? « Nous ne sommes pas d'ici mais tout nous a amenés en Ariège, indique Magali Milian. Le hasard des rencontres, d'abord, puis le soutien des collectivités locales nous ont conduits à nous installer définitivement en Ariège, nous y avons trouvé une nature qui nous inspire. »

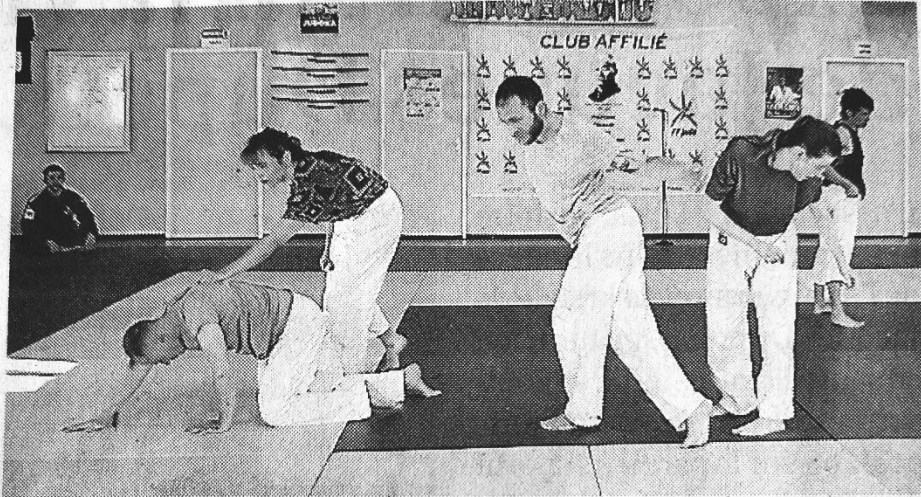
La mairie de Pamiers les a aidés un temps, le Conseil Départemental a ensuite pris le relais et La Zampa a également toujours été soutenue par la DRAC, la Direction régionale des affaires culturelles, bras régional du ministère de la Culture. De Dieppe à New York, d'Albi à Montréal, de Naples à Nîmes et Sète, les artistes de la Zampa se sont produits dans le monde entier. Dans le petit monde de la danse, leur réputation n'est plus à faire.

Dans leur prochain spectacle, baptisé « EMPIRE », La Zampa puise son inspiration dans de multiples formes, de la contredanse anglaise du XVI^e siècle, ancêtre du quadrille français, jusqu'au Butô et au Nô japonais. « Nous fabriquons un objet chorégraphique et musical en travaillant sur des courbes, des paysages, des univers sensibles qui apportent des sensations aux spectateurs, confie Romuald Luydlin. Dans le Nô japonais, le rapport au temps et à la musique, le côté fantomatique d'un opéra chanté nous fascine depuis toujours. »

L'influence japonaise est sensible, le recours aux arts martiaux omniprésent. D'ailleurs, plusieurs membres du Judo Club Lézatois sont venus à Durfort travailler avec eux les mouvements des danseurs. Au cœur du Plantaurel, s'est ainsi déroulée une rencontre inédite et originale entre la culture et le sport. Qui a dit que l'Ariège était un désert culturel ?

LÉZAT-SUR-LÈZE

De la danse sur le tatami



La Compagne «la Zampa»./ DR

Dernièrement, le Judo club Lézat-ais a accueilli sur le tatami, la Compagnie de danse contemporaine « la Zampa » pour un spectacle intitulé « Empire ». C'est devant un public venu nombreux que les danseurs ont présenté une prestation où la danse s'est mêlée avec le langage du judoka

qui s'est invité dans le geste chorégraphique. Les gestes précis, la position des corps, le message passé, a comblé les spectateurs du dojo.

Grands et petits ont été émerveillés devant ce véritable « ballet » où l'expression corporelle a été le maître mot de la soirée.

LA ZAMPA, LA BELLE HUMEUR

Par Wilson Le Personnic

Publié le 25 février 2023

Profitant de chaque nouveau projet pour s'aventurer dans de nouvelles expérimentations physiques, La Zampa développe depuis plus de vingt ans un travail qui ne cesse de se reconfigurer et interroger l'écriture chorégraphique à travers des réflexions moins anthropocentrées. Depuis 2018, Magali Milian et Romuald Luydlin interrogent la nuit, non pas comme une temporalité, mais comme un espace potentiellement habitable. Avec leur création *La Belle Humeur*, le duo explore cet imaginaire comme un contexte propice à la déconstruction et qui laisse place ensuite à la construction. Dans une forme d'élan vital face à la sidération d'un monde en crise, les chorégraphes imaginent un quintette, au cœur d'un environnement en désordre, lié dans un même mouvement par une respiration commune. Dans cet entretien, Magali Milian et Romuald Luydlin reviennent sur les enjeux de leur binôme, les rouages de leur travail et sur le processus de création de *La Belle Humeur*.

Magali, Romuald, vous avez fondé La Zampa il y a plus de vingt ans. Depuis votre association, comment votre recherche s'est-elle précisée au fur et à mesure de vos pièces ? Aujourd'hui, comment énonceriez-vous les grandes réflexions qui circulent dans vos projets artistiques ?

Dans un ordre chronologique, notre recherche a été conduite par une réflexion menée autour de la résistance du corps comme modalité de son existence, en y engageant le corps dans une trêve, un arrêt, ou une lutte (*Dream on* en 2005, *La tombe du plongeur* en 2008, *Requiem* en 2011). Puis, dans sa disparition, confondu avec le paysage qui l'entoure, comme fondement de son émergence (*Bleu* en 2017, *Spekies* en 2013). Par la suite, l'exploration s'est orientée autour de notion d'extension du désert, un désert monde qui croît dans lequel nous sommes à la recherche de refuge (*Opium* en 2014, *Far West* en 2018). Puis à partir de 2018, nous avons eu besoin d'interroger la nuit, non pas comme un temps, mais comme espace, potentiellement habitable : « *La nuit efface les contours de nos paysages, mais, ce faisant, elle offre à dessiner ceux que l'on souhaite voir* », dit Marie Reverdy, collaboratrice et dramaturge sur plusieurs de nos projets. Nous sommes entrés, alors, dans ce désordre nocturne avec *Devenir Hibou* (pièce jeune public, créé en 2019) et avons poursuivi sa traversée dans son explosive affirmation dans *La belle humeur* en 2021. Ce parcours et cheminement sont jalonnés de rencontres. D'abord, celle avec les arts martiaux, l'aïkido plus précisément, qui engage le corps et le mouvement dans une même intention. Puis aux côtés des écritures musicales « live » avec Patrick Codenys et Marc Sens nous sommes entrés en relation avec l'espace : le remplir par la musique, lui donner une densité, une façon de mesurer la boîte noire. Nous avons ensuite exploré le rapport au texte auprès des écritures singulières de la rappeuse Casey et de l'auteur Caryl Férey. Ces expériences ont participé à appréhender l'espace, comme une altérité fondamentale. L'espace n'est pas un milieu donné, à priori, il est construit par le geste chorégraphique. Nous sommes à présent dans une nouvelle étape et ouvrons un nouveau champ de recherche pour notre création à venir, *Empire*. Nous y cherchons les fondations, les frontières, les contours d'un mouvement à habiter et qui se tient là comme un organisme pensant à son futur ; conscients que nous sommes construits d'un héritage pluriséculaire qui nous cloue au sol, alors que la condition du vivant dans son entièreté change. Se défaire en quelque sorte, c'est par là que nous allons... Ce processus s'est amorcé avec la création de *La belle humeur*, en travaillant avec une

certain distance émotionnelle, une détente. Celle-ci agit sur nos capacités à saisir formes, silhouettes, territoires, ajustements, flux, désordre, persistances, espaces structurants à déconstruire et liberté qui affleure. Sur chaque pièce, nous nous sentons dans l'obligation de tout remettre en jeu, nous avons besoin d'un processus à explorer, d'un os à ronger ! D'une géographie de liens qui pourrait prendre forme, ainsi nous aventurer dans de nouvelles curiosités physiques. Nous voyons peu à peu notre intérêt grandir pour la combinaison, une sorte de proxémie dans laquelle les rapports entre les corps dans leur co-présence et leur réalité cherchent à se réorganiser. Finalement depuis 20 ans, nous avons toujours travaillé autour de la chute, de l'impasse, et des recompositions qu'elles appellent. Notre travail évolue, se déplace, se défait, se reconfigure et interroge aujourd'hui un geste chorégraphique dans un chantier moins anthropocentré.

Le titre *La belle humeur* fait référence à Nietzsche. Pourriez-vous expliquer ce « concept » / l'histoire de cette référence ? Pourriez-vous retracer la genèse de cette pièce ?

La belle humeur est une pièce qui a pris sa source dans le besoin de ne pas être seulement les témoins d'un monde en difficulté... mais de faire corps avec ce qui nous entoure. Faire corps n'est pas facile car c'est le contraire de la fuite, du jugement, de l'affrontement. Faire corps c'est trouver les moyens de rester en mouvement, et d'y trouver des ressources. Dès le début de cette création nous avons deux citations qui se faisaient face, presque contradictoires, pourtant nous avons l'intuition que l'une et l'autre se répondaient. Il y avait cette phrase d'Antonio Gramsci : « *La crise consiste en ce que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître, dans cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés.* » et « *La belle humeur* » un terme emprunté à Nietzsche lorsqu'il exprime sa nécessité de faire corps avec le monde, tel qu'il est, dans son déséquilibre. Si la « *crise* » est un état du monde, « *la belle humeur* », quant à elle, est une modalité d'être au monde. D'un côté une incertitude, une sidération, de l'autre un acquiescement, un élan vital. Nous avons cherché le moteur qui allait nous permettre d'écrire cette pièce. Le souffle s'est imposé comme une évidence.

***La belle humeur* explore le motif de la nuit. Comment cet « imaginaire » de la nuit a-t-il nourri le terreau de la pièce ? Pourriez-vous partager les différentes réflexions qui traversent cette recherche chorégraphique ?**

Il y a eu cette exposition au Centre Pompidou-Metz *Peindre la nuit* en 2018/19 qui certainement est restée en mémoire active d'une certaine manière. Mais pour faire le lien entre nuit et belle humeur, il faut revenir à la phrase d'Antonio Gramsci « *La crise consiste en ce que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître, dans cet interrègne, on observe les phénomènes morbides les plus variés.* » La nuit pourrait alors se penser comme le motif de cet interrègne (temps d'interruption, ndlr). Une transition qui dilate le temps, labile, qui sépare et joint deux journées, deux ères, deux mondes et rend le regard incertain. Il nous fallait convoquer un temps comme celui-là, incertain, en devenir, un environnement propice à la déconstruction et qui laisse place à la construction. Crise, nuit, respiration sont ici liés dans un même mouvement. Nous avons cherché comment créer du temps sans s'y soumettre, c'est ici que l'imaginaire de la nuit se trouve.

Comment s'est engagé le travail avec les interprètes à partir de ces réflexions ? Pourriez-vous revenir sur le processus de création de *La belle humeur* ?

Avec Marie Reverdy, dramaturge, nous exprimons nos ratés et frustrations ! Ici et avant de s'immerger au plateau, nous avons longuement échangé sur cet espace de transition, un espace élastique à faire respirer : poumon, ballon, cavité, la plasticité de ce souffle et les relations qu'il sous-tend. Nous avons aussi interrogé la nuit non pas dans son sens littéral

mais en termes de principe, voire de concept philosophique. La première résidence s'est faite chez nous dans une forme d'intimité, nous avons réuni les interprètes Alice Bachy, Anna Vanneau, Camilo Molina Sarasa et l'assistante à la création Laurie Bellanca. Nous avons posé un début « d'espace » par quelques praticables inclinés et demandé à cette équipe d'interprètes d'y trouver une place, celle qui leur convenait/plaisait. Nous avons fait confiance à notre intuition en leur demandant de respirer, de rendre tangible leur respiration et nous avons observé la nature de cette respiration : ce souffle, sa capacité à faire lien, à faire corps, et par relai, ramification, mélange, fait que l'espace se transforme et devient un milieu. Laurie Bellanca, nous avait préparé un corpus littéraire, et à partir d'extraits choisis nous a livré d'autres sensations et images de ce «faire corps» : habiter/considérer les ressources/explore la frontière/percevoir les liens racinaires... Ces lectures ont musclé, déplié nos imaginaires et activé ce que la respiration soulevait comme interrogations : L'impermanence, la condition de notre présence, le lien entre intérieur et extérieur, et par embranchement, étirement, rupture, décomposition, recomposition, nous avons perçu comment cela évoluait sous l'apparent désordre d'un feuillage. Ce feuillage est devenu au fil du temps «le biotope» des liens singuliers entre chaque corps, chaque respiration, un commun qui se tramait. La respiration comme mode opératoire a soulevé différentes problématiques sur la nature du mouvement : comment est-il advenu ? Quelles sont ses conditions d'apparition ? Nous avons alors identifié les motifs, lisibles ou à peine tangibles, leurs durées, leur émergence, connexion et disparition, leur parcours, l'atmosphère qui se dégageait, les besoins d'énergie, les bifurcations et les cohabitations dont nous avons besoin. Et sur chaque résidence nous avons épaissi un champ lexical, précisé une grammaire, formulé la modalité d'expression de ce processus, à savoir : habiter les espaces de la respiration, y trouver des ressources et avancer à l'intérieur de ce feuillage.

Avez-vous développé des outils de composition, d'écriture, spécifiquement pour ce projet ? Comment s'est organisée l'écriture chorégraphique de *La belle humeur* ?

La matière était constituée de changements physiques, d'ajustements et de dynamiques qui se mettaient en place seul ou à plusieurs, avec un désir indéfectible d'être entre et avec les autres. Les outils de composition ont été les notions de convergence et de divergence nous permettant de comprendre les relations spatiales, les attractions et rétractations entre les matériaux des danseur·euse·s. Respirer, s'ajuster, observer, considérer, tenir, l'aller-retour, ont été les principales consignes et sont devenues les principales règles. Nous avons par la suite décidé d'inscrire ces consignes en improvisations à partir d'un oval, un parcours secret nous reliant à l'espace commun. Ce tracé inscrit au milieu des praticables, nous a permis d'activer des zones de mémoire et d'utiliser une ressource d'écriture par la récurrence de certains motifs : leur lisibilité, leur place, qui ponctue, renvoie les matériaux les uns aux autres. Certaines zones de l'espace ayant «ce pouvoir magique» d'activer ces mémoires, permettent une permanence et une circulation des motifs. Ce sont des rendez-vous qui, sans les développer individuellement, doivent se traverser collectivement. L'aller-retour entre l'inspiration et l'expiration, à la fois airbag émotionnel et carburant, a construit physicalité et langage, dans une intensité (un trait de notre travail en général) que nous avons exploré ici dans ses différentes nuances. Nous avons construit en considérant que l'écriture ne pourrait émerger seulement si elle parvenait à abriter la plasticité d'une respiration qui se transforme sans cesse. Celle-ci se fait mouvement, espace, musique. Elle est un moment fortuit autour duquel on tourne, et dont le travail d'agrégation d'éléments, de convergence/divergence, a eu un rôle fondamental. Par ce chemin nous avons pu ouvrir des espaces rythmiques : des silences proches de l'apnée, des crépitements presque timbrés, des éclats de voix, de rire, mais aussi des espaces dans l'espace, des hauteurs, des directions nous donnant accès à des zones de tension, d'agglutinement, d'éclatement ou d'homogénéité. La danse trouve ici son équilibre dans l'alliage entre l'épaisseur de ce souffle, de sa matière, mais aussi dans la précision de l'écriture. Le ciselage des formes et l'imbrication des rythmes génèrent une grande amplitude, une liberté au plateau. Cette liberté permet un engagement physique « assez haut », déplace le mouvement et lui donne un goût d'aventure ! Nous sommes cinq au

plateau, un groupe suffisant pour être choral, et pas trop grand non plus, pour y voir comment tout cela vit, se compose, s'articule.

Le dispositif de *La Belle humeur* occupe une place importante dans l'écriture de la danse. Pourriez-vous revenir sur le décor et l'espace de *La belle humeur* ?

Nous cherchions à évoluer dans un espace plutôt neutre et offrant une dynamique. Dès le premier laboratoire, dans le cadre de notre résidence à la villa Kujoyama au Japon, nous avons assez rapidement mis des praticables dans l'espace, nous cherchions quelque chose d'accidenté, d'instable, nous donnant des appuis spatiaux et rythmiques. Antoine Desnos, dessinateur, nous a aidé à dessiner ce paysage en désordre, ses pentes, dans laquelle une zone libre, au sol, sans obstacle, comme une coulée, distribuait le reste, les à-côtés, une sorte de foyer autour duquel des chemins se présentaient. Denis Rateau, éclairagiste, a par la suite pris en charge la réalisation de cette composition, lui a donné une matière, une couleur, a précisé ses inclinaisons, ses angles et sa place dans ce paysage et à penser la lumière à partir de cet espace.

La musique occupe une place essentielle de la dramaturgie. Pourriez-vous revenir sur votre collaboration avec le compositeur Jean-François Laporte et les enjeux de la musique dans *La belle humeur* ?

La dimension sonore est importante car l'espace est sonorisé, très vivant donc par la présence de micros qui captent et mixent en direct les impacts des corps, les respirations, les sonorités... L'écriture sonore est réalisée par Valérie Leroux. Elle est un partenaire de choix, nous disons souvent que nous sommes six au plateau, les cinq danseur·euse·s et Valérie. Elle mixe en direct sans tricher sur notre réalité, tient à garder la vérité acoustique mais amplifie et distribue car sur un grand plateau le son se perd et resterait inaudible pour les spectateur·ice·s. Elle a donc la responsabilité de restituer les sensations, les contours, les résonances des sons qui affleurent et rebondissent. Le travail avec Jean-François Laporte, quant à lui, a commencé par notre rencontre en 2019 lors de sa performance *Explosion* présentée au TAP Poitiers. Cette pièce nous a fasciné, dans son hyper densité et sa musicalité. Nous cherchions à travailler avec une œuvre classique, une écriture forte, connue, préexistante à notre projet. Jean-François nous a proposé d'expérimenter à partir de la Symphonie n° 5 de Mahler sur laquelle il avait déjà travaillé. Nous avons depuis le début l'envie ou l'intuition que ce morceau devait arriver au bout de trente minutes. Toutes les improvisations étaient alors traversées à trente minutes par cette musique. Elle faisait irruption, puis disparaissait, avait cette fonction de poser un avant et un après, qui nous a beaucoup plu, car sa puissance et sa disparition avaient finalement la même place. Cette intuition est restée, Jean-François par Zoom, et en plein confinement, a suivi le travail, a confirmé et affiné la force de cet apport, surgissant dans un temps plus ample que celui du plateau. Un rendez-vous à la fois autoritaire, extérieur qui, après sa fin, sa chute, laisse le vide, la mémoire, la pression acoustique encore opérante afin d'y construire la suite de nos présences respirantes !

L'OEIL D'OLIVIER

C H R O N I Q U E S A R T I S T I Q U E S &
R E N C O N T R E S C U L T U R E L L E S



Photo Alain Scherer

L'intrigante nuit de la Zampa

Publié le 9 février 2022 11 février 2022



Au Kiasma de Castelnau-le-Lez, dans le cadre de la programmation de saison de Montpellier Danse, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin**, fondateurs de **La Zampa**, immergent le public dans une quête nocturne. Jouant sur les peurs, les fantasmes et les songes qui se tapissent dans l'obscurité du soir, ils nous entraînent dans le cœur battant d'un souffle de vie entre onirisme noir, énergie vitale et lenteur haletante.

Tenues transparentes, pauses alanguies ou accroupies au sol, les trois danseuses et les deux danseurs semblent tels des Belles au bois au dormant s'éveiller d'un long sommeil. Grâce à un jeu de lumières judicieux, ils sortent lentement de l'ombre, extirpent leurs muscles de l'engourdissement. Glissant d'une surface à une autre, d'un praticable à un autre, leurs corps s'étirent, se tordent, à l'envie.

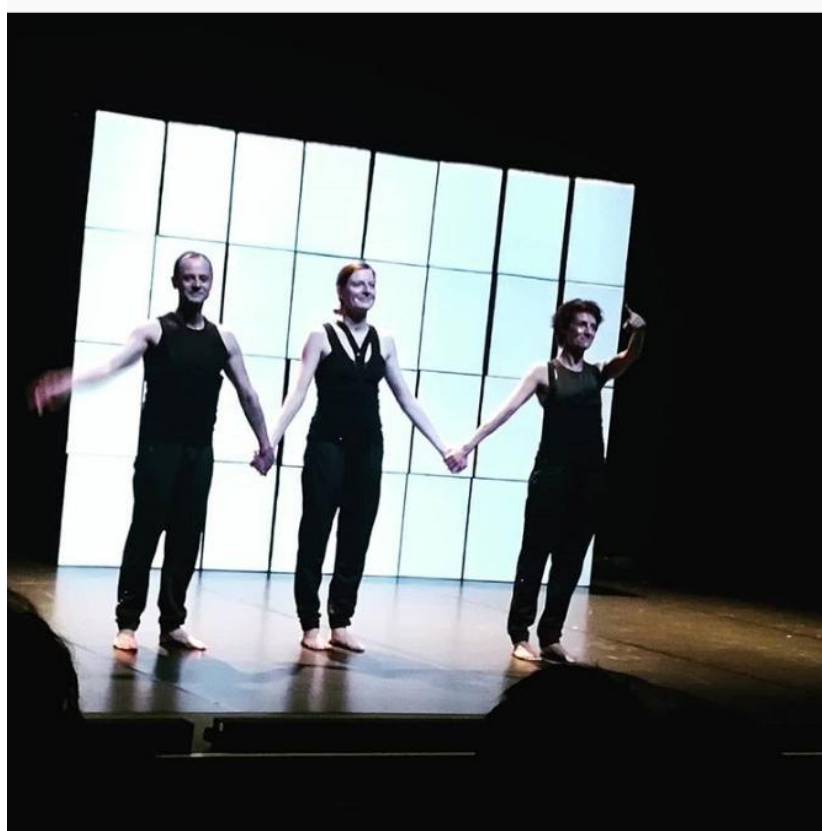
Créatures de la nuit, cherchant à humer l'air froid du soir- le bruit de leur inspiration amplifiée par des micro suspendus au-dessus de la scène sert d'ailleurs de bande-son – à ramper loin de leur terrier, les silhouettes prennent vie dans un univers presque nu, vierge, laissant libre court à l'imagination de chaque spectateur. Certains verront un sol fait d'embûches, d'obstacles, d'autres des pentes de toits ou un paysage lunaire.

Se nourrissant des angoisses du monde, mais aussi de ces extraordinaires mystères, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin** continuent leur exploration d'une écriture chorégraphique très libre, très physique, loin de toutes règles, de toutes grammaires convenues. Déroutant les uns, fascinant les autres, le duo n'a pas son pareil pour visiter de nouveaux territoires, inventer des langages hybrides, conjuguer différentes disciplines de l'art vivant. C'est la grande force de leur dernière création, *La Belle Humeur*. C'est aussi ce qui fait sa singularité, son étrangeté !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial de Montpellier

18 février 2020
Festival Pouce ! - Bordeaux

Instagram



clubsetcomptines • S'abonner



clubsetcomptines Bravo l'OVNI : on a adoré ce voyage nocturne ! Dans cette pièce de danse contemporaine, l'imaginaire construit des histoires et des personnages fantasmagoriques ! C'est effrayant, c'est drôle, c'est sublime. Et effectivement, la nuit, si on ferme bien les yeux, on peut voir... Devenir Hibou, Création 2020, journée pro du festival de danse jeune public Pouce !

#LaZampa #devenirhibou
#festivaldedansejeunepublic
#festivalpouce #dansecontemporaine
#lamecabordeaux

1 sem



14 J'aime

18 FÉVRIER

Connectez-vous pour aimer ou commenter.



ZIBELINE

17.01 > 14.02.2020

CULTURE • LOISIRS • CINÉ

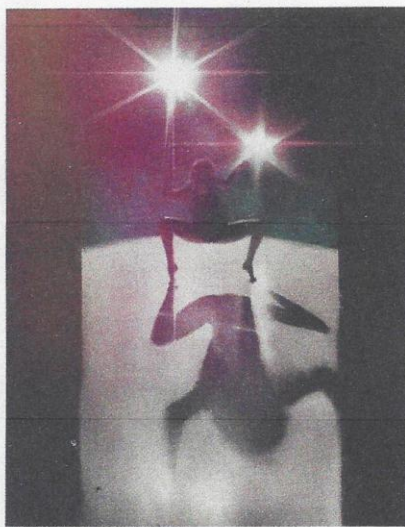
mensuel culturel N°1

42 CRITIQUES

Envol oniriques



La chouette, oiseau d'Athéna, déesse de la sagesse dans la mythologie grecque, considérée comme un animal prophétique, est devenue grâce à la formule célèbre de Friedrich Hegel le symbole de la philosophie : « *La chouette de Minerve prend son envol au crépuscule* »... Est-ce pour cela que le nouveau spectacle de la Cie **La Zampa**, *Devenir Hibou* (donné en sortie de résidence au 3bisf), sait si bien jongler avec les niveaux de lecture et acquiert une étonnante profondeur, en restant accessible dès six ans, tout en séduisant les adultes qui accompagnent les enfants ? Cette forme qui emprunte à tous les univers (danse, théâtre, masques, sculpture, performance...) s'inspire de l'esthétique de Pierre Soulage qui, enfant, « dessinait la neige en faisant des points noirs sur une feuille blanche... La noirceur du point révélait la blancheur de la page ». Du noir absolu émergent des êtres étranges : têtes de chouette ou de hibou, et corps aux démarches d'insectes, qui vont à reculons autour d'une construction à l'aspect minéral qui prend vite la silhouette d'orgues basaltiques. L'ombre se fait matière, dense, pleine, qui suscite la naissance des



© Loran Chourrau et Benoît Gob

légendes et des peurs, des angoisses enfantines dont on ose à peine parler. Entre fascination et terreur s'installe une nouvelle approche du monde. Les sensations nocturnes redessinent les formes, accordent aux distances d'inquiétants prolongements... Où se niche le réel dans cette opacité où tout semble devoir se dérober à nos sens ? Les protagonistes évoluent au cœur des ombres, dansent, disent, s'adressent aux spectateurs dans cette intimité nouvelle qui efface le quatrième mur. La musique de **Marc Sens** aiguise les lumières de **Denis Rateau**, tandis que le « paysage » scénique se transforme peu à peu et que la liberté s'empare de ces êtres aux apparences multiples qui nous donnent à voir sous la

surface de la nuit (**Magali Milian, Romuald Luydlin, Anna Vanneau**). « Car la nuit ne cache pas, elle révèle... »

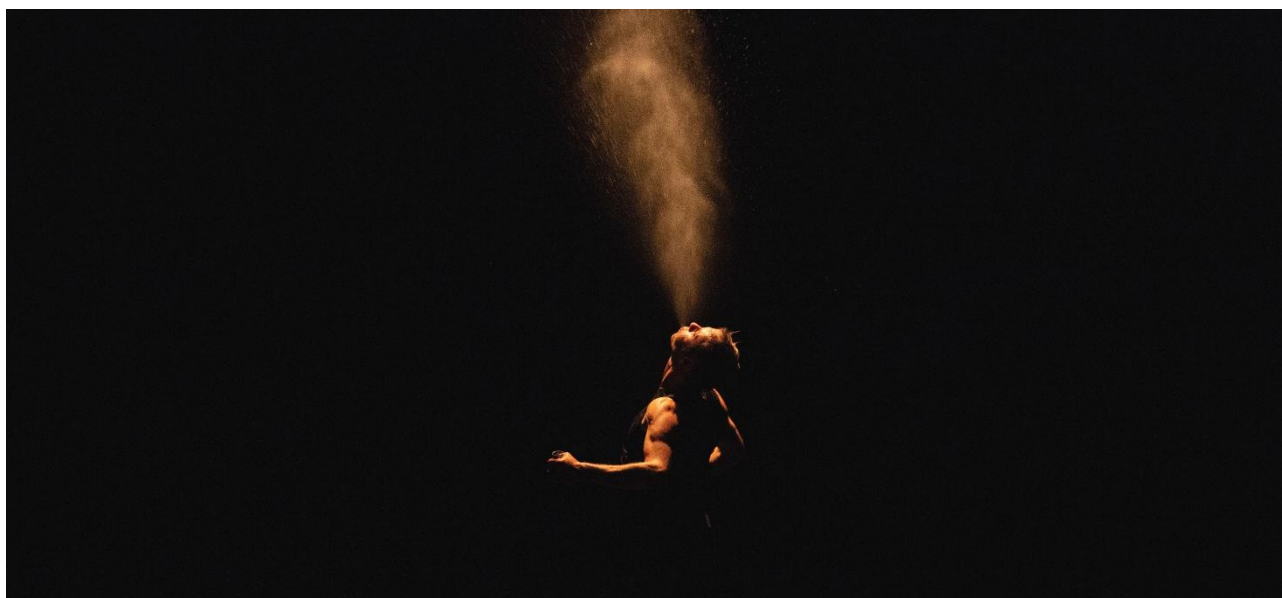
♦ MARYVONNE COLOMBANI ♦

Devenir Hibou a été donné en sortie de résidence le 17 décembre au 3bisf, Aix-en-Provence



LOKKO. Par Gérard Mayen, influenceur Lokko - critique de danse
Publié le 17 novembre 2019

« Devenir hibou » : la Zampa et les puissances de la nuit



Générale-Devenir-hibou-La-Zampa-©Sandy-Korzekwa

(...) Le hasard aura fait qu'au lendemain même de ces observations effectuées au Théâtre Bernadette Laffont de Nîmes, on put voir, dès le matin en représentation scolaire, dans la petite salle de l'Odéon, encore une autre pièce de danse. Toute autre : « Devenir Hibou » de la Zampa. Cette compagnie toulousaine y est un peu chez elle, après des années d'accueil en longue résidence par le Théâtre de Nîmes. « Devenir Hibou » est une nouvelle pièce, courte (quarante minutes), spécialement pensée pour le jeune public.

On y a trouvé ce goût du bricolage très inspiré, cette modestie transcendée, qui s'offrent dans une immédiate proximité, et sont marque de fabrique de cette compagnie. « Devenir Hibou » est une évocation poétique des puissances qui animent la nuit. Un thème riche en potentiel onirique, que le spectacle décline tour à tour par les masques, la gestuelle de déformations corporelles, une mosaïque de volumes en blanc et noir, un déboulé de silhouettes acérées ou mystérieuses tour à tour. Egalement une magie de sons, d'eaux et de lumières.

Les ruptures abondent, abrasives, à la façon des images décoordonnées des rêves. Pourtant le souffle dramaturgique se maintient haletant. C'est qu'il tient à une grande confiance faite aux corps des trois interprètes en scène. Organique, plastique, modulée, cette écriture du geste très prégnante n'alourdit en rien l'éther du songe. C'est le signe qu'une vérité a été approchée : soit l'idée que la nuit est aussi le moment d'un abandon à la faveur du corps, coulant soudain dans la liberté d'être moins consciemment contrôlé. Et finalement autorisé.

MIDI LIBRE. Stéphane Cerri
3 novembre 2019

« Entre dans le crépuscule, ferme les yeux et vois... »

DANSE

A l'Odéon, un spectacle à partager avec les enfants à partir de 8 ans

Stéphane Cerri
scerri@midilibre.com

C'est un vrai coup de cœur ! La poésie qui se dégage de la dernière création de la compagnie La Zampa est un émerveillement. La semaine dernière, les danseurs et chorégraphes présentaient leur dernière création *Devenir hibou* lors d'une répétition publique. Cette semaine, ils seront sur scène mercredi soir et présenteront parallèlement huit séances aux publics scolaires.

Plus qu'un spectacle jeune public, il s'agit vraiment d'un spectacle tout public, à partager avec les enfants à partir de 8 ans. Avec poésie, les niveaux de lecture se superposent et séduiront autant les grands que les petits. Autour de l'univers de la nuit, Magali Milian, Anna Vanneau et Romuald Luydlin livrent une succession de tableaux à la puissance poétique et visuelle impressionnante. Jouant avec



Une succession de tableaux à la puissance visuelle impressionnante.

PHOTOS YANNICK PONS

l'étrange, l'inquiétant, ils évoquent une série de sensations, la nuit comme une invitation, la nuit élastique, les cauchemars et les rêves, le coucher, la fête, les nuits en plein jour, la nuit qui permet la renaissance et l'apparition de tous les soleils.

> Mercredi 6 novembre, 18 h.
L'Odéon, rue Pierre-Semard, Nîmes.
De 4 € à 11 €. 04 66 36 65 10.

■ Portfolio sur Midilibre.fr



Les artistes de la Zampa jouent avec l'inquiétude de façon poétique pour créer une série de sensations autour de la nuit.



DANSER canal historique. Gérard Mayen
26 novembre 2018

« Far West » par La Zampa

Avec une très forte densité, la troupe qu'animent Magali Milian et Romuald Luydlin condense ses gestes dans une temporalité au bord du vide. Prenant.

Son clair. Mais source obscure. Un son très clair, cristallin, de métal frappé, rappelant quelque bol tibétain, s'égrène en s'obstinant. La pénombre est si profonde qu'on distingue à peine l'interprète qui produit cette musique minimale. Il serait encore plus incertain de reconnaître sur quel objet, quel instrument exact, on est en train d'agir. Pendant ce temps, une silhouette de danseuse est campée sur des jambes effilées en branches de compas. Lesquelles semblent s'animer seules (par glissements, fermeture et ouverture alternées de leur angle, croisements), comme indépendamment d'une volonté de la personne dont elles ne sont pourtant que deux membres. Soit une personne transportée par son corps, plutôt qu'elle ne le conduirait, comme nous pensons, tout un chacun, le faire à tout instant.

Ainsi, ces premiers instants de *Far West* recèlent-ils les deux caractéristiques essentielles de cette pièce, la dernière créée par Magali Milian et Romuald Luydlin (dont la compagnie est mieux connue sous son intitulé de La Zampa). Deux caractéristiques, disait-on. Soit, d'une part, l'importance capitale qu'y tient l'interprétation musicale en scène. Comme souvent avec La Zampa, la pièce se développe avec l'énergie d'un concert rock. Ici des sons profonds, lointains, volontiers martelés, mais sourds, et obsédants. Puis, seconde caractéristique cardinale : les actions qui se produisent dans *Far West*, les gestes qui y apparaissent, se produisent en ce qu'ils, et par ce qu'ils se produisent, Ils apparaissent en apparaissant, sans que rien n'en désigne une cause, une explication d'origine, ni un objectif, ni visée déterminée.

Si on choisit de s'y abandonner depuis sa position de spectateur, si l'on fait son deuil d'une mise en ordre des causalités, on est capté en immersion dans une intensité pure, une consistance en soi, une conjugaison organique des êtres au plateau. Et cela distille une temporalité étrange, envoûtante, comme creusée au bord d'un vide doucement tournoyant, alors même qu'un effectif imposant (huit danseur.ses et musicien.nes pouvant interchanger leurs rôles) et une musique soutenue, génèrent une sensation de puissance.

Confronté à cette écriture d'atmosphère, il nous est venu une impression bien étrange. Cela renvoie aux rêves qu'on fait la nuit. Soit, essentiellement, de grands scénarios d'images en mouvement. Mais il peut s'y produire, par moment, un état fugace de demi-éveil, semi-conscience, où le jeu des images fait alors place à de fugitives sensations corporelles, un état d'être là, qui s'incorpore au rêve, et déplace celui-ci depuis son registre imagé vers un substrat incarné.

Far West orchestrerait un vaste déploiement de cette qualité d'élasticité plastique entre les êtres, tout en cultivant un état liminaire, en transition mutante, sur la frange. C'est d'ailleurs pourquoi on

a pu regretter quelques instants le cédant à une tentation de l'insistance. Ou tel autre, soudain gagné par une prégnance narrative, une cristallisation figurale de l'action, au risque de contrarier le soulèvement général que ne cesse d'ouvrir, sans cela et fort heureusement, l'essentiel de la pièce.



Avant qu'une telle fermeture se produise malencontreusement au final, par le maniement précautionneux d'un meccano de bâtons, une somptueuse et interminable litanie de lentes traversées diagonales dans l'immensité du plateau, trajectoires, suggestion, les uns derrière les autres, suspendus, comme en attente mais dans leur emploi, de tous les interprètes, avait adressé un appel bouleversant à toutes les potentialités de l'existence, singulière et, ou, partagée. Ils marchent, chacun isolé dans sa singularité, mais réunis tous dans ce protocole partagé.

Et on a rarement vu que des regards, leurs regards interminables, immenses, puissent signifier, à ce point, par eux-mêmes, une action chorégraphique. Regards d'attente dans le monde, proches de l'abîme, où les regards spectateurs sont eux-mêmes aspirés, dans un tiers-espace de l'énigme et des mises en doute. Il s'y conjugue un espace libre. A chacun, dans cette salle, de le peupler en liberté de

ses propres déterminations. Far West.

Retour à la matière. Favorable à la divagation des pensées, la pièce Far West nous a aussi inspiré de hasarder l'hypothèse qu'elle traduirait en danse la notion d'expressionnisme abstrait (connu comme catégorie plasticienne). Expressionnisme, par la très forte implication incarnée et expressive de ses interprètes, qui font troupe, de forts caractères en grande maturité, dressés dans le monde. Mais abstraction par le fait que ces gestes sont néanmoins affranchis d'intentions illustratives et figurales reconnaissables.

L'auteur de ses lignes connaît très peu La Zampa, son histoire, ses antécédents. Far West n'est que la deuxième pièce qu'il en voit. Il a bien capté que son esthétique ne date pas du top de la toute dernière tendance. Mais il est trop heureux de n'avoir donc pas à spéculer sur le coefficient d'innovation, de renouvellement, qui semble préoccuper certains professionnels dans la réception de ce travail. Car il y trouve une profondeur intègre, une puissance qui ne rigole pas, propre à justifier de grands déplacements.

Gérard Mayen

Spectacle vu le mardi 20 novembre 2018 au Théâtre de Brive-la-Gaillarde – L'empreinte, scène nationale.

L'Oeil d'Olivier

Par Olivier Fregaville-Gratian
en ligne le 22 novembre 2018

CHRONIQUES

Coups de cœurs : vus, lus ou entendus

Far West, le corps en état d'urgence

Contraints par le monde extérieur, forcément hostile, affectés par le rapport aux autres, hantés par des fantômes du passé, par leurs propres angoisses, doutes, les corps des danseurs de La Zampa se tordent, se débattent et se meuvent pour survivre et se reconstruire. De leur écriture singulière, captivante, hypnotique, le duo de chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin invite à un voyage curieux, étrange et saisissant au cœur d'une humanité monstre autant inquiétante que bouleversante.



A Brive, la compagnie La Zampa traverse avec intensité le *Far West* ©Alain Scherer

Sur une scène dépouillée, à peine effleurée d'un rayon de lumière tamisée, une silhouette accroupie se dessine. Frappant sur une douille géante en laiton, elle donne une cadence presque mécanique à l'espace qui l'entoure. Dans la pénombre, des jambes nues apparaissent. Leurs mouvements sont chaotiques, incontrôlés, comme si la femme à qui elles appartiennent, luttait contre des forces invisibles pour rester debout, droite. Au loin, des visages fermés, tour à tour, l'observent ou la jugent rendant sa gestuelle encore plus saccadée, plus désordonnée. Danse inquiétante, singulière, danse pour dépasser ses doutes ou le regard d'autrui, pour enfin reprendre les rênes de sa vie, chaque spectateur peut ainsi projeter ses propres angoisses et imaginer ce qu'il veut.

Comme prise de convulsion, l'artiste continue son étonnante transe. Rien ne semble l'interrompre, ni les variations sonores, ni les autres interprètes qui traversent lentement le plateau, indifférente à l'agitation qui règne autour. Dans un monde, qui ne semble guère accueillant, chacun des interprètes, en groupe ou seul, lutte pour ne pas sombrer, pour garder son identité, pour se fabriquer un avenir différent, plus radieux.



Les interprètes de La Zampa (Benjamin Chaval et Romuald Luydlin) s'entraident pour traverser des contrées qui semblent hostiles
©Alain Scherer

Calquant leurs mouvements sur les différentes rythmiques qu'impulse la musique jouée en direct, qu'elle soit rock, techno ou un lied de Strauss susurré, les corps se meuvent, se cherchent, s'entraident parfois ou se repoussent. Mélangeant les genres, privilégiant une danse tribale, impétueuse qui refuse les contraintes, les contourne, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin** imposent leur style intuitif, leur écriture curieuse autant qu'étonnante qui passe avec une virtuosité déconcertante de la douceur à l'âpreté, de l'onirisme à un réalisme cru, qui rappelle la dureté de la vie.

Loin d'être évidente, leur pièce chorégraphique est à la fois fluide et rugueuse. S'appuyant sur la personnalité de leurs danseurs, laissant la part belle à l'improvisation qu'ils re-cisèlent, re-sculptent pour qu'elle intègre leur univers, ils donnent à leurs tableaux successifs, une densité, une intensité qui font naître émotions et beauté d'un chaos originel.

Avec finesse, ingéniosité, les deux chorégraphes de La Zampa interrogent le monde qui les entoure et questionne le rapport aux autres ainsi que les inquiétudes de chacun face à la société. Scrutant les démons intérieurs qui rongent chaque être, ils signent un ballet étrange, unique qui touche et émeut. Un moment hors du temps, bouleversant, qui s'inscrit parfaitement dans les angoisses de notre époque.



Magali Milian se débat contre ses fantômes
©Alain Scherer

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - envoyé spécial à Brive-la-Gaillarde

<http://www.loeildolivier.fr>

Par Rosita Boisseau
publié le 6 juillet 2018 sur Facebook

Far West



Rosita Boisseau

6 juillet · 🌐

Montpellier Danse. La Zampa, Far West, le 23 juin. Des fulgurances, des tensions, du bon rock bien rock, un mystère qui rôde.



YOUTUBE.COM

La Zampa - FAR WEST (2018)

FAR WEST (2018) www.lazampa.net Une proposition de Magali Milian et Romuald Luydlin Avec Benjamin Chaval, Sophie Lequenne,...

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

Par Marie Reverdy
publié le 26 juin 2018

Dansefestival



Far West de la cie La Zampa © Alain Scherer

Far West

Pour leur nouvelle création au festival Montpellier Danse, la cie La Zampa puise aux sources spécifiques des corps enserrés dans un présent nécessaire car sans perspective, entre un passé condamné à l'oubli et un avenir incertain.

Le *Far West* est le mythe le plus contemporain de ce qui a pu être « l'humanisation » du monde... En tant que terre vierge, il n'est pas encore un lieu d'histoire, mais plutôt la page blanche sur laquelle liberté et angoisse se révèlent comme le recto et le verso d'un même principe existentiel, celui de la condition humaine.

Le plateau, plongé dans l'ombre, s'ouvre aux signes par le tintement métallique d'un rythme frappé sur une douille d'obus, sonnée comme des cloches aux accents de bol tibétain. La silhouette aux jambes nues d'une danseuse

apparaît. Ses petits pas rapides semblent la précéder, évoquant les gestes de la transe. Suggérer le rituel, esquisser le travail de la terre, entrevoir l'ossature d'un habitat, aucune image ne se résoudra pour contenter l'œil. Elles frôlent la rétine et s'échappent, comme attirée par l'obscurité de l'espace infini auquel elles retournent. Chaque nuit, des étoiles mortes depuis des années lumière brillent encore à nos yeux. De la même manière nous est parvenu, ce soir, une ébauche du Far West issue des confins de notre naissance humaine. Une image fantomatique aux contours nets, une image ancestrale restée à l'état d'ondes voyageuses jusqu'à pénétrer nos pupilles. L'espace se déploie et se diffracte de scènes en cyclo. La qualité sonore de la musique signée par Benjamin Chaval, Valérie Leroux, Manusound et Marc Sens, enflent et jouent de la persistance perceptive. Seuls les échos visuels et sonores nous parviennent : quelque chose résiste, les notes se diffusent, les images se dilatent, le sens se donne comme un pressentiment... Ne pas résoudre les images, c'est refuser cette impression de « déjà-vu » de l'histoire hoquetante, refuser la répétition des erreurs, les oracles de l'éternel recommencement et choisir la difficile liberté existentielle.

Il y a une différence énorme, face à nos actes, entre le fait qu'ils veuillent nous dire quelque chose et le fait qu'ils réussissent à se faire comprendre. *Far West* nous met en face des fondements mêmes de nos processus civilisationnels. Depuis longtemps oubliés, cachés dans les recoins de notre plus ancienne séquence d'ADN, nous sentons pourtant qu'ils se manifestent selon la modalité de la réminiscence... Une mémoire ancestrale nous appelle, mais nous ne savons plus exactement laquelle. Pourtant, rien de ce que nous voyons ne nous est étranger.

De l'invivable à l'invécu

En réunissant sur le plateau cinq danseurs et trois musiciens, *Far West* s'inscrit dans la lignée d'une exploration initiée depuis longtemps par la Zampa (Magali Milian et Romuald Luydlin), celle d'un corps capable de trouver en lui la force nécessaire pour s'adapter à un milieu qui lui est hostile. Cette création pourrait bien se penser comme le second volet d'un diptyque politique. En effet, leur précédente pièce *Opium* portait sur la cartographie du désert tel que Hannah Arendt l'avait théorisé¹. Dans cette lignée, *Far West* poursuit la réflexion sur la nature même des espaces « inhumains ». Mais à la différence de l'espace désertique d'*Opium*, « inhumain » parce qu'« in-vivable », l'espace de *Far West* est fertile et encore « in-vécu ». C'est une terre inconnue, fantasmée, à conquérir.

Défais des habitus, dans un être-là immédiat, les corps se déploient et s'ouvrent comme une boîte à souvenirs qui serait vide. La scène pourrait alors se définir comme celle d'un « voyage immobile », qui tente de donner corps au temps pour dévoiler un possible avenir. Les yeux sont clos ou rivés vers le lointain. Un ailleurs existe sous forme de point troublant, que chaque interprète fixe tout au long de leur marche lente. Nous sentons poindre l'imminence de la culture, et l'ombre de la barbarie qui la suit de près...

1. À lire sur Mouvement.net, « Désert d'Opium » par Aurore Saint Bris, le 25 août 2017

> ***Far West* de la cie La Zampa** a été créée les 22 et 23 à hTh, dans le cadre du festival Montpellier Danse ; le 20 novembre à L'Empreinte, Brive

MIDI LIBRE. Muriel Plantier.
4 juin 2017

Une très troublante immersion dans le bleu

La Zampa se dévoile à Uzès danse.

Au début, il n'y a rien, à part le noir et une vibration sonore étrange dans un entre-deux du silence et de la musique puis la lumière naît, diffuse, très basse. Où sont les corps quand commence *Bleu*, la nouvelle création de la Zampa ? Sous un amas de vêtements disparates qui engloutit les formes bougeant si lentement que le regard du spectateur s'interroge sur la réalité du mouvement. Car, la compagnie nîmoise a choisi avec cette nouvelle pièce de danser l'émergence de la lumière, de la musique, du geste, du corps et de la couleur bleue ? La dernière avant le noir.

Dans un monolithe de tulle, fragile frontière entre les interprètes et le public, Magali Milian et Anna Vanneau se métamorphosent : silhouettes chamaniques qui se dépouillent et apprivoisent le vide ; postures royales figées ; corps libérés du bleu de travail ; nudité révélée ou cachée sous la lumière stroboscopique ; naïades alanguies à tête de poisson.

Lentement, naissent des images très fortes et très esthétiques qui imprègnent la rétine. Magnifique !

MURIEL PLANTIER

► *Bleu* : samedi 10 juin à 17 h, à l'église Saint-Etienne, à Uzès.



©Sandy Korzekwa

Désert d'Opium

Quatre prêtresses glissent en *slow motion* autour d'une table comme un autel. *Opium* est la dernière création du collectif la Zampa et sa substance se dissout dans nos corps de spectateurs comme une dose de *soma*, une drogue, qui nous rend plus lucide.

« *Le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons. Le danger consiste en ce que nous devenons de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui.* » Un préambule comme un coup de semonce, tiré de l'essai *Qu'est-ce que la politique ?* de Hannah Arendt. Une prophétie pour nous mettre en garde : il ne faudrait pas que l'on commence à se sentir bien dans ce désert, que l'on renonce à nos rêves, à nos projets collectifs. Alors, on va vivre, recréer des oasis. Et la danse, par son seul mouvement, est le meilleur acte politique. C'est un agir ensemble. *Opium* raconte la trajectoire désespérée, tendre et sans âges, d'un peuple qui résiste à l'inquiétant et étrange désert-monde.

L'écriture du collectif la Zampa à l'impertinence des cabarets de l'entre-deux-guerres, une liberté à la Anita Berber, un engagement politique de femmes qui se dégage avec force dans les références à Hannah Arendt ou Nina Simone. Mais un cabaret contemporain, disco, qui emprunte au film *Saturday Night Fever* son souffle vital et dangereux. *Opium* est cet ultime instinct de fête. Une fête du dernier jour où la musique accompagne chacun des cheminements, chacune des tentatives de déplacement, des mouvements aller-retour qui constituent les mondes traversés et ressuscités. *Opium* se danse sur une musique de film, une longue exploration musicale jouée sur scène par Marc Sens, Manusound et Benjamin Chaval. Tous ont en commun un goût pour la transformation, un rapport savant à la matière sonore. *Opium* a quelque chose de la fiction sonore. C'est un documentaire musical pour caravansérail contemporain.

Cette pièce aurait pu être un documentaire. Le projet est né de l'observation d'un territoire, celui de Nîmes. Son centre-ville, les banlieues qui le bordent. C'est une réflexion fondamentalement géographique, nourrie par des récits, des interviews, des photos : autant de traces visuelles et sonores qui font la sève du projet. En écrivant *Opium*, les chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin s'allient avec le journaliste Julien Cernobori de France Inter pour chorégraphier les témoignages oraux. On ne projette rien aux murs. On incarne. On met en scène l'interview. On fait la moue, on prend la pause dans ce ton burlesque qui crée de la distance et nous éloigne de la mort : « *Je suis Elena, heu, 29 ans, je suis venue en France parce que j'ai des problèmes chez moi, je suis avocat. Chez nous j'avais peur de ma liberté, de tout ça. J'habite en centre ville, je me réveille, je m'occupe de ma fille, je fais le ménage. C'est ça ma vie normale.* »

Un documentaire sur l'idée de puissance. Le passé militaire n'échappe pas non plus à l'écriture chorégraphique. *Opium* sublime le chant colonial de la Légion étrangère implantée à Nîmes, elle en fait un chant du cygne. La pièce fait transpirer Nîmes. Le Nîmes d'avant. Nîmes la romaine où « *les soldats français remplacent l'armée prétorienne* ». Les Arènes, la tauromachie, le temple de Diane. Ville magnanime, interface entre la Mare Nostrum et les Cévennes. Désert tartare entre deux territoires mythiques. La puissance, c'est aussi celle de ces zones franches. *Opium* dit à visage voilé tous ces micros territoires comme des oasis, des zones de mouvements dans un passé fier et figé. En disant la vulnérabilité des espaces et des temporalités, on touche au sacré. Un sacré impromptu, celui qui surgit au milieu du trash des montées et des descentes. Un sacré-14 juillet, fervent et populaire. Vient un moment où sur scène, les danseuses se rassemblent, se ramassent, se prennent dans les bras. La musique s'arrête. Elles se mettent à chanter a cappella. C'est le plus beau sursaut collectif, la représentation d'un peuple qui se met à prier à l'orée d'une guerre, qui murmure fébrilement un cantilène, des paroles qu'on est sur le point de comprendre et qu'on ne saisit jamais. On entend une suite de mots, une mélodie qui fait « Nous, nous, nous. » On monte sur l'autel pour mieux se faire entendre. Le « nous, nous, nous » devient plus fort, plus affirmé : c'est le peuple qui implore dans une énergie collective pure et sublime.

Ce soir-là, la salle de spectacle aurait aussi pu être une arène, un cabaret, une salle de classe, un casino, n'importe quel espace urbain, familial et dangereux, n'importe quel espace urbain qui nous invite à faire corps, à vivre ensemble, mais où la plupart du temps rien ne se passe parce que l'on cohabite, indifférents.

> *Opium de La Zampa* a été présenté du 6 au 26 juillet à la Manufacture dans le cadre du festival off d'Avignon



LE BRUIT DU OFF - AVIGNON 2017. Annick et Emmanuel Bienassis

15 juillet 2017

AVIGNON OFF : « OPIUM », LA ZAMPA PERFORMATIVE ET POLITIQUE, A LA MANU

Quand la scène de la Patinoire nous livre une pépite dont elle a le secret.



Opium© Sandy Korzekwa

La compagnie La Zampa, compagnie associée au théâtre de Nîmes, crée ce spectacle visuel et sonore de danse-théâtre-concert-performance pour la saison 2015-2016. La danseuse Magali Milian et le chorégraphe Romuald Luydlin s'associent autour du projet « Opium ». La notion de peuple leur est essentielle.

Comment aborder ce sujet sur scène au travers de la danse ? Leurs recherches les mènent à « Du désert et des oasis » de Hannah Arendt qui sera le point de départ :

« Il s'agit là de l'extension du désert et le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons. C'est précisément parce que nous souffrons dans les conditions du désert que nous sommes encore humains, encore intacts. Le danger consiste en ce que nous devenions de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui. » (Hannah Arendt, « Qu'est ce que la politique ? »)

La scénographie reprend le thème du désert, ce grand vide, dans lequel les corps évoluent. De part et d'autre, des installations musicales vont accompagner le spectacle en live. Le génial guitariste Marc Sens, que l'on suit depuis longtemps au travers de ses collaborations avec Rodolphe Burger, Yann Tiersen, Serge Teyssot Gay ou Bertrand Cantat, inonde le spectacle de ses sons hallucinants qu'il arrive à sortir de son instrument. Benjamin Chaval, batteur virtuose et bidouilleur sonore impressionne d'énergie. Manusound à la basse et au bidouillages électroniques de génie complète le trio de musicien. Ils livrent les substances créatives menants à la transe hypnotique.

Sur scène, quatre danseuses, Magali et Corine Milian, Sophie Lequenne et Anna Vanneau évoluent dans ce désert et créent des oasis. Le chorégraphe et chanteur Romuald Luydlin, charismatique, sans artifice, nous envoûte de ses vibrations post-punk. Corine Milian chante aussi, follement. Quant à Sophie Lequenne elle exprime ses talents de comédienne dans un jeu irréel.

Les danseuses comme possédées donnent la sensation du temps aboli. Elles se meuvent avec grâce, s'attirent, se rencontrent, se fuient, ondoient telles des volutes, roulent s'enlacent, s'étreignent. Elles nous transmettent les émotions de la vie. La comédienne au jeu parfois drôle, parfois inquiétant, rajoutent à l'illusion de cabaret de curiosités issu d'un tableau Lynchéen. Les passages puissants et impressionnants laissent parfois la place à plus de douceur, la lumière crue aux clairs obscurs. Tout se passe sur scène, du jeu au changement de costumes. Les tableaux s'enchaînent, les transitions tantôt brutales, tantôt fondues secouent ou apaisent.

Ce désert est-il tout à fait connu ? Cet opus fantastique laisse au spectateur le choix de son chemin, sans guide, sans plan dans ce monde angoissant. La destination n'est pas le but, les errances sont vie. Chacun y trouve son compte.

La compagnie La Zampa réussit son pari de faire un spectacle total, exigeant qui ne peut souffrir de la compromission de ces interprètes. On se laisse emporter dans cette ambiance énigmatique et jouissive et on souhaite que ces compagnies et salles osent encore prendre le risque de casser les codes et nous permettent d'atteindre l'autre côté du mirage.

Annick et Emmanuel Bienassis



DANSER canal historique. Thomas Hahn
Juin 2017

June Events : « Opium » par La Zampa

Enfin à Paris : La Zampa ont investi le Centquatre avec leur cabaret post-punk, chanté et dansé.

Opium ne cherche pas à obnubiler les sens du spectateur, mais entend plutôt répandre une odeur de soufre. Avec ses ambiances de cabaret, de poésie-action ou de concert punk, Opium procède d'irruptions et d'éruptions, à partir d'un paysage sonore et visuel apparemment apaisé.

Un poète remonté et « no future » pose son acte de paroles politisé, et il le fait avec la même verve qui surgit quand les danseuses posent leurs cuisses, rasent le sol et catapultent leurs bassins vers la verticale. Leurs gestes chorégraphiques sont incisifs comme la voix de celle, perchée en haut d'un escabeau, qui éructe des sons si étranges qu'on les croirait envoyés depuis une autre planète.

Opium commence telle une messe noire, quand quatre femmes tournent autour de la table noire qui sera ensuite leur table de maquillage. Cette table accueillera tous leurs changements de costumes, de maquillage et de coiffure, tout se faisant à vue. Amazones en terrain rimbaldien, elles se transforment en couple d'amoureuses style new burlesque, les visages grimés de rouge, ou bien en ballerine roulant des yeux comme dans un manga.



Opium© Sandy Korzekwa

En meneur et meneuse de revue, Romuald Luydlin et Magali Milian construisent les tableaux d'*Opium* autour de contrastes forts entre épure et agitation, douceur et violence, humour et ambiances apocalyptiques. De tableau en tableau, le rapport danse-musique change de nature, et pourtant les deux arts ont du mal à se déclarer leur flamme.

L'équilibre et la fusion qui feraient un vrai concert chorégraphique ont du mal à trouver leurs marques dans une salle pour la danse, face à un public de danse. Il faut voir La Zampa en salle de concert, il faut boire un coup et élever sa voix de spectateur pendant que les guitares vrombissent et les danseuses défient le public...

Thomas Hahn
Vu à June Events le 13 juin 2017

Propos recueillis par Philippe Noisette
Juin 2017



Opium© Sandy Korzekwa

Entretien

"la recherche de refuge n'est pas une finalité"

*Têtes pensantes et dansantes de La Zampa, adeptes du dynamitage des genres, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin** vont mettre June Events sens dessus dessous.*

L'un(e) ne va pas sans l'autre - ou le contraire. C'est un peu comme cela que l'on imagine La Zampa de Magali Milian et Romuald Luydlin. Elle formée au conservatoire d'Avignon puis au CNDC d'Angers, lui étudiant le butô et le théâtre nô. Ils cultivent différentes approches du corps et, de pièce en pièce, imposent leur vision. *Opium* est ainsi une chorégraphie à écouter ou un concert à regarder. Magali Milian et Romuald Luydlin dynamitent les codes sans perdre de vue une certaine exigence. June Events braque ses projecteurs sur cette paire remuante. Interview sous forme de portrait croisé.

***Opium* se présente tout à la fois comme un concert, une chorégraphie et une performance.**

Nous sommes chorégraphes, et pour ce projet nous avons réuni une équipe ayant des pratiques différentes car le sujet réclamait plusieurs entrées. *Opium* est pensé comme une géographie du désert (cf. Hannah Arendt et son *Qu'est-ce que la politique ?*). Et ce désert n'est pas stérile, il produit des formes, des mots. Mais au-delà d'*Opium*, nous avons une inclination pour la musique, sa place s'affirme au fil des projets. La présence de la voix, des textes en est l'extension. Nous avons un vrai plaisir à écrire le corps avec cet équilibre des forces.

Vous voyez la "construction de cette pièce comme un mobile". C'est-à-dire ?

Nous nous sommes autorisés à écrire en additionnant des séquences autonomes. L'exercice était d'isoler et d'accumuler, en cherchant pourtant le mouvement d'ensemble. Des plans serrés à l'intérieur du mouvement global. Nous pensons construire des formes affranchies, mais le temps nous révèle qu'elles pivotent chacune sur le même axe, toutes maintenues par une même tension.

***Opium*, pièce politique pour temps incertains ?**

La négation, la résignation, la fuite se sont installées partout. Il est difficile d'en faire abstraction sur le plateau. L'incertitude de ce monde, il ne suffit plus de la nommer. Ce monde peut encore être arpenté, la recherche de refuge n'est pas la finalité.

Focus la Zampa

Opium le 13 juin à 20h 30, Centquatre, Paris XIXe et **B&B** le 15 juin à 10h30 et 14h30, le 16 à 19h et le 17 à 17h, Théâtre Paris-Villette, Paris XIXe

LA MONTAGNE

www.lamontagne.fr

LA MONTAGNE. Dragan Perovic
9 février 2017

Sept collines, scène conventionnée de Tulle

"Opium" ou comment empêcher l'avancée du désert ?



La compagnie "La Zampa" a présenté, hier soir, mercredi, une création qui interroge la notion de peuple, de groupe et de communauté dans un monde qui se désertifie.

Un spectacle dérangeant, narcotique et fascinant a été présenté mercredi soir sur la scène du théâtre des 7 collines. « Opium » est une création hybride où le geste artistique interroge la parole politique, à mi-chemin entre une représentation scénographique et un concert de rock.

Les chorégraphes de la compagnie la Zampa, Magali Milian et Romuald Luydlin, s'y penchent sur l'avancée du désert dans le monde et l'aridité dans les cœurs des hommes. Quatre musiciens déroulent le fil d'une partition sombre. Quatre danseuses envoûtantes évoluent dans un espace scénique glacial, dans une succession de tableaux. Le spectacle commence et se termine par une ronde de corps indistincts autour d'une table.

Opium raconte un monde en perdition, où le vent, omniprésent, assèche tout.

La danse macabre des totalitarismes sur les vertus d'une Humanité affaiblie, n'y est plus une caricature, mais, la réalité. Les guerres font rage, les exodes se banalisent.

"Dans les pays civilisés", les réfugiés sont accueillis comme des animaux. Les liens s'effacent. Il devient impossible de se donner la main. Il faut être ivre pour oublier le quotidien. Opium est un spectacle angoissant, notre monde aussi !

Dragan PEROVIC
Photo © Agnès Gaudin

VIVANTMAG. Lauren Muyumba
2 avril 2016

Opium

Spectacle de La Zampa (Artistes Associés),
vu à L'Odéon (Théâtre de Nîmes), le 9 mars 2016



Photo : Anya Tikhomirova

D'emblée, le son propulse le public dans une autre dimension, en dehors du cadre ordinaire : "l'ivresse pour s'extirper du réel" comme l'annonce le texte de présentation du Théâtre de Nîmes (dont La Zampa est artiste associé pour les saisons 2015 et 2016). De quoi manquer de repère, se perdre et s'oublier. Comme l'opium, "la drogue de l'oubli", qui a inspiré le titre. Pendant un peu plus d'une heure, les spectateurs vont osciller entre la frénésie musicale et la nonchalance des corps.

Dès les premières secondes, une musique assourdissante se propage dans la salle de L'Odéon de Nîmes. Toutes les rangées sont occupées et les spectateurs attendent patiemment que la lumière se fasse sur scène. Mais le son électronique se prolonge crescendo et semble ne jamais s'arrêter. Presque infernal dans son semblant d'éternité. Venant tout droit du plateau, la musique "en live" annonce déjà la couleur d'un spectacle vivant. Trois musiciens, un chanteur et quatre danseuses sont sur scène. Petit à petit, leurs silhouettes plongées dans le noir se dessinent. Certains spectateurs se débouchent les oreilles, enfin. Les danseuses tournent lentement autour d'une table, comme les humains peuvent tourner en rond dans leur quotidien.

Jusqu'à la fin, la chorégraphie restera assez statique, sans doute pour représenter l'immobilisme des néo-révolutionnaires ou montrer l'espèce de schizophrénie humaine poussant à crier au scandale, implorer le changement, déborder d'énergie et d'idées, sans pour autant réussir à atteindre ses idéaux. La pièce navigue entre les notions d'individu et de collectif, d'indifférence et d'engagement politique. Pour faire ressortir cette ambivalence, la compagnie s'est appuyée sur la pensée d'Hannah Arendt. Mais encore faut-il le deviner... Les quelques paroles vides de sens adressées au public représentent-elles la tendance à parler plutôt qu'à agir ? L'étrangeté et les propos décalés déclenchent des rires dans la salle... ou laissent pantois. Le rythme très morcelé s'inspire d'un cabaret (plutôt sombre que festif, ne serait-ce qu'au niveau des couleurs), à l'image des costumes déjantés et dépareillés des danseuses qui se changent sur scène.

Cette fragmentation, ces cassures sonores, ces changements de tenues, brisent définitivement toute tentative de lecture linéaire, comme pour montrer l'absurdité de ce monde. Sans doute une manière d'exprimer la difficulté à "faire peuple" puisque la compagnie interroge la notion de communauté et de groupe. Les masques "cabaret" portés par les danseuses en début de spectacle représentent-ils l'hypocrisie cachée derrière certains discours qui unissent les Hommes autour d'une nation, d'un idéal commun, pour le meilleur et pour le pire ? Soudainement, une voix "off" masculine parle de guerre avec un accent et raconte avoir "tué à 15 ans".

Mais derrière cette critique sociale martelée par la batterie, la guitare électrique et des chansons en anglais à tendance rock, on perçoit aussi de la beauté et de l'harmonie. Par moment, les mouvements s'accordent. Des galipettes en file indienne, délicates, aériennes, parfaitement maîtrisées, apportent un peu de légèreté et de douceur en bord de scène. L'absence d'élan, sublimée par la danse, semble s'infiltrer dans chaque membre du corps : une paresse dévore les danseuses, parfois jusqu'à leur chair, dévoilant leurs torsos et leurs seins nus. La nudité serait-elle un passage incontournable du spectacle contemporain ? La pièce se veut originale mais utilise des mécanismes qui ont un air de déjà-vu. Cela pourrait passer, mais l'on aimerait surtout que passe l'émotion... À la fin, la boucle est bouclée. On retrouve la même configuration qu'au départ autour d'une table. Un tableau qui semble illustrer l'aspect cyclique, répétitif, des crises et des euphories sociétales. La musique se déchaîne alors que les corps s'engourdissent. Les applaudissements, eux, sont énergiques et des "bravos" fusent dans la salle. Le public semble toutefois mitigé. Derrière moi, j'entends un adolescent conclure : "je n'ai rien compris". Si l'expression des corps en danse contemporaine n'est pas toujours compréhensible ou accessible aux profanes, le travail esthétique et recherché de La Zampa mérite tout de même d'être souligné. Leur création s'inscrit dans un projet lancé il y a plus d'un an : le fruit d'une collaboration avec un journaliste anthropologue et deux photographes.

Lauren Muyumba

INFERNO. Bruno Paternot
31 mars 2016

LA ZAMPA, « OPIUM », THEÂTRE DE NÎMES



Photo Sandy Korzekwa

Artistes associé•es au théâtre de Nîmes, scène conventionnée pour la danse contemporaine, Romuald Luydlin et Magali Milian présentaient les 8&9 Mars 2016 leur dernière création : Opium.

À l'image d'un Bruno Geslin (qui fut lui aussi artiste associé au théâtre dirigé par François Noël), le travail esthétique de la compagnie repose sur une exigence de l'image au service de la pulsion et/ou du désir. Entouré de fantômes, comment la vie peut encore créer du fantasme ? Cette pulsion de vie se traduit par des images fortes et brutales à la puissance évocatrice énorme. Ces images envoyées mais pas expliquées traduisent une confiance dans le spectateur pour qu'il invente lui-même le sens profond de ce qui est proposé.

Les deux précédentes créations de la compagnie, B&B et Spekies avaient suscité beaucoup de réactions très positives, d'intérêt, de ravissement de la part de spectateurs. Ce nouvel opus, avec une équipe beaucoup plus nombreuse, est donc très attendu. Comme souvent quand on attend beaucoup d'une œuvre, elle apparaît relativement décevante. Là où la compagnie réussissait à prendre un pari et à le tenir de bout en bout dans chaque spectacle, Opium, malgré de magnifiques moments, reste un peu en surface dans sa globalité.

La formule cabaret permet aux artistes de se faire plaisir et d'aligner les images sans trop se poser la question d'une dramaturgie globale particulière à ce spectacle. Ils ont la direction artistique générale de la compagnie, ils ont les images dans le détail, mais il manque une étape : la cohérence narrative et esthétique du spectacle.

La mise en avant du hors-champs (on voit les artistes se changer, on voit les musiciens alors qu'ils ne font pas partie de la diégèse), fait très cruellement disparaître l'outre-scène. En nous montrant la cuisine, on perd la magie, on perd le fantasme, on perd l'impression de déréalité. Cela ne sera pas gênant si on y gagnait au change. Ici, hormis un certain aspect « ring » mais qui reste encore trop suggéré, cette disparition du fantasmagique n'apporte pas grand chose. Le passage du « à vue mais hors-scène » au « à vue et en scène » n'est pas ritualisé, n'est pas sacralisé, ne revêt pas un aspect mesuré voire démesuré.

Le choix des corps féminin reste énigmatique. Ni totalement les mêmes, ni radicalement différentes dans leur corporalités, les interprètes-boxeuses du spectacle restent dans un entre deux qui n'embarque pas, qui ne signifie pas, qui n'exalte pas.

Peut être plus qu'un spectacle de danse, Opium est à penser comme un concert augmenté. Augmenté des fantômes du désir qui, par à coup, posent sur le plateau toute une palette de tensions et d'attentions. À nous de jouer, on a les pinceaux et les couleurs, ne reste qu'à dessiner notre tableau.

Bruno Paternot



DANSER canal historique. Gérard Mayen
7 mars 2016

« Opium » de La Zampa

Une note musicale obsédante ondule longuement dans l'obscurité. On ne distingue que peu à peu, et à peine, quatre silhouettes qui elles aussi ondulent, agrippées dans des équilibres aux limites, autour de ce qu'on ne sait trop être une simple table ; sinon un objet bien mystérieux. On entend des phrases qui parlent de « la perte croissante du monde », de « la disparition de l'entre-deux », ou encore d' « extension du désert ».

On saura plus tard que ces phrases sont des citations de l'austère philosophe Hannah Arendt. Mais allez danser des phrases pareilles ! A ce défi s'attache Opium, nouvelle pièce de La Zampa, compagnie associée au Théâtre de Nîmes, codirigée par Romuald Luydlin et Magali Milian. Tous deux sont sur scène, le premier entre chant, danse et performance, la seconde plus nettement danseuse.



"Opium" - La Zampa © Sandy Korzekwa

Ils n'y sont pas seuls. Opium réunit un effectif exceptionnellement développé pour cette compagnie. Les deux précédemment mentionnés y sont rejoints par trois musiciens d'obédience rock, une autre danseuse, une chanteuse, une comédienne. Cette opulence de moyens humains entre en contradiction avec le décorum frustré du théâtre de l'Odéon à Nîmes. Et cette tension entre en résonance avec ce que cette pièce peut avoir de quasi underground.

Opium se revendique du registre du cabaret. Certes. Mais alors sans complaisance, ni rien des apprêts faciles ou scintillements factices qu'ont rattaché à son image certaines productions d'Hollywood ou de Broadway. Opium est un cabaret de la puissance abrasive. Les textes qu'on y entend ont été collectés auprès d'habitants du chef-lieu du Gard, comme autant de témoignages, micro-fictions, croquis de vie. A ces paroles, on trouve la tonalité âcre et dense qui dit l'âpreté de vies très contemporaines aujourd'hui obturées. Cela résonne fort.

Très fort s'y entend aussi la musique jouée sur scène, reprenant pour bonne part la chaleur éruptive du répertoire de Nina Simone, lancé à la rencontre de la froideur distante de la philosophie d'Arendt. Au début, on craint que le volume sonore n'étouffe la portée de la danse. Bien vite on saisit au contraire la tension féconde de cette confrontation. Le son se perçoit en épais volume, et le geste dansé s'y démène à l'assaut de tout consensus.

Une très belle installation des lumières, acides et droites, sous-tend l'atmosphère envoûtante, vénéneuse, de ce théâtre d'ors fanés pour personnages tannés. Les compositions dansées se jouent souvent en ensembles, voire à l'unisson, rejointes par la comédienne et la chanteuse, dans une tonalité alanguie, plastique, qui se dirige vers les tripes.

L'usage des masques, du grimage, la robotisation gestuelle, les changements de costumes à l'érotisme pauvre (hélas cantonné aux seuls éléments féminins quand il faut se cogner le "sans-look" balourd rétrograde masculin), creusent un écartèlement des tableaux, où les corps s'absorbent, soumis à une pression saisissante autant que délétère. Farouchement singulière, cette esthétique résonne avec force au moment d'effectuer l'étrange traversée d'un monde très improbable. Lequel semble bien n'être autre que le nôtre. Ni gai. Ni banal.

Gérard Mayen - Spectacle commenté à partir de sa générale le 7 mars 2016 au Théâtre de l'Odéon (Nîmes).

" OVNI scénique !

Magali Milian et Romuald Luydlin chorégraphes de la compagnie La Zampa sont à l'origine de ce spectacle aussi saisissant qu'inclassable. Opium relève autant du concert rock que d'un spectacle chorégraphique, s'apparente autant à l'écriture cinématographique qu'à un cabaret expressionniste, où le geste artistique fait écho au politique. « Opium est posé afin d'y insinuer une sensation. Nous pensions à une courbe, celle de l'opiacé, entre ivresse et chute, semblable au fonctionnement de nos sociétés » nous disent les chorégraphes. Sur scène, tout concourt à la fabrique d'images d'une grande puissance évocatrice et d'une atmosphère underground envoûtante – musique, danse, chansons, textes. Le temps s'y suspend parfois, entre deux jaillissements de la musique de Nina Simone, entre ronde dansée hypnotique et masques. Transgression et divertissement, Opium parle du peuple et de l'humanité, ce grand bordel protéiforme. Opium est un « cabaret de la puissance abrasive ».*

Un spectacle contre l'aridité des âmes. Saisissant."

Nathalie Besançon

"Oubliez les cabarets façon Folies Bergères et Crazy Horse. La version qu'en donne La Zampa rappelle plutôt celui des années 1920-30. N'est-il pas, aujourd'hui comme à l'époque, le langage scénique le mieux à même de refléter la société dans laquelle nous vivons ? Disloqué, outrancier, critique, mais aussi cruellement drôle, dramatique, performant, voire virtuose, le cabaret d'Opium fait riche avec trois fois rien, marche à un train d'enfer et fonce vers une fin qui ne promet nulle apothéose. Pièce de la maturité, Opium révèle combien la compagnie est passée maître dans son art, transgressif et divertissant, esthétique et politique."

Dominique Crébassol

OPIUM « CHACUN DE NOUS EST UN DÉSERT... »

L'écho d'une expérience

Qu'est que le peuple ? Ce mot a-t-il encore un sens ? Est-il devenu un mythe ? A partir de ces questionnements essentiels et actuels la compagnie La Zampa a proposé à trois artistes de créer un langage plastique autour du texte d'Hannah Arendt « Qu'est-ce que la politique ? ». Lors du vernissage le 11 mars dernier, le lac gelé, lieu de phénomènes photographiques à Nîmes a présenté cette collaboration originale et réussie.



La compagnie La Zampa est associée au Théâtre de Nîmes depuis deux ans pour produire une création originale. Portée par Magali Milian et Romuald Luydlin, tous deux chorégraphes et interprètes, le collectif a pensé une collaboration avec Soraya Hocine, Anya Tikhomirova et Julien Cernobori. La production photographique et sonore devient une source d'inspiration pour composer une œuvre mêlant la danse à la performance. Ces regards parallèles sur le peuple sont selon eux « une extension possible à un objet chorégraphique ».

Dans le couloir de la galerie, une multitude d'images en noir et blanc et couleurs s'accumulent au mur. Anya Tikhomirova est à la recherche visuelle d'indices annonçant l'oasis ou le désert d'une société tels qui sont décrits par Hannah Arendt. Elle capte la fatigue d'un rythme de vie citadin marqué par le travail, l'administration, l'isolement. Dans ses déambulations, elle trouve des échappatoires tel ce couple d'amoureux s'embrassant sous un parapluie. Et puis il y a l'espoir, signifié simplement par la vie en devenir avec cette échographie prénatale réalisée le 11 septembre 2001. Enfin, cette interprétation croise celle des répétitions de la compagnie où le mouvement s'inscrit hors cadres et en deux tons.

Au détour de la pièce, les photographies argentiques de Soraya Hocine sont une respiration où les paysages désertiques côtoient les sentiments des personnes photographiées. Les tirages Fresson donne une profondeur aux images en noir et blanc et une luminosité picturale aux photos couleurs. Pour ce projet, elle questionne la famille, cet « espace refuge », sous le prisme de la pensée arendtienne. Au fil de ses rencontres avec des personnes marquées par la vie vivant dans des maisons relais, elle capte les histoires intimes et leurs souvenirs. Le brouillard épais dissimule les repères, seules les branches d'un arbre se dessinent dans l'environnement inhabité lozérien, paradoxalement ce désert devient le lieu de l'imaginaire, lieu d'oasis.

La diffusion des voix collectées puis composées par le journaliste Julien Cernobori transpose notre contemplation des images en introspection. Il a réalisé une dizaine d'entretiens avec des habitants de la ville nîmoise. Dans leurs échanges, il capte la vie, le quotidien, les doutes et les rêves d'un jeune adolescent du collège Condorcet, d'une femme bulgare, d'un ancien légionnaire ou encore d'une dame de quatre-vingt-dix ans. Pour reprendre ses mots, ces « photographies sonores » donnent un sens intime et personnel à la notion de peuple. Ces paroles authentiques mettent en espace l'image, les photographies s'animent et nous entourent. Les témoignages habitent l'espace alors que les silences échappent au temps...

Le passage de la ville présente d'Anya Tikhomirova contraste avec la suspension du temps capté par Soraya Hocine. Les modules sonores deviennent une échappatoire inattendue et bienvenue dans cette exposition de qualité. Le spectateur participe à cette expérience inhabituelle, à travers la notion universelle du peuple il positionne son propre regard en résonance aux œuvres. Le résultat de ce projet, combinant interprétation, inspiration et création a été présenté par La Zampa sous forme de saynètes performatives parmi le public. Les danseurs se maquillent, parlent, se déguisent, communiquent, interrogent, traversent, chantent, touchent, s'expriment, regardent, respirent entre désert et oasis. Le concept de peuple est multiple, sans doute indéfini et infini, comme le souligne Magali « c'est toujours entrain de se définir, ce n'est pas figé, ni fixé. C'est à cet endroit là qu'on a voulu être pour le projet Opium ». Romuald ajoute par le biais de la référence à Georges Didi-Huberman « ça résiste à toute synthèse ».

Réalisé par Sandy Berthomieu

Opium « chacun de nous est un désert... »

Soraya Hocine / Anya Tikhomirova / Julien Cernobori

Agenda des représentations du projet « Opium » sur <http://www.lazampa.net/agenda/>

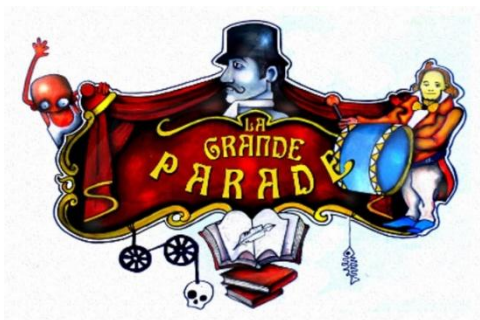
Le lac gelé - 3 grand rue, Nîmes - Entrée libre - Jusqu'au 31 mars



©Anya Tikhomirova



©Soraya Hocine



LA GRANDE PARADE. Virginie Gossart
7 mars 2016

Opium, La Zampa : "Une terrible beauté est née..."

Il n'est pas si fréquent de se prendre une réjouissante claque visuelle et sonore... C'est chose faite avec ce spectacle protéiforme qu'est "Opium", nouvelle création de La Zampa, compagnie d'artistes associés au Théâtre de Nîmes pour les saisons 2015 et 2016. La Zampa, c'est un collectif fondé par Magali Milian et Romuald Luydlin, qui développe un langage chorégraphique très physique. Le projet d'Opium cherche à interroger la notion de peuple, de groupe, de communauté. Les deux fondateurs de La Zampa sont allés à la rencontre de personnes très diverses, dans une collaboration étroite avec le journaliste anthropologue Julien Cernobori et deux photographes, Soraya Hocine et Anya Tikhomirova. Ensemble, ils ont cherché à comprendre les mouvements contradictoires qui constituent notre monde et l'environnement dans lequel nous évoluons.

« (...) La perte croissante du monde, la disparition de l'entre deux. Il s'agit là de l'extension du désert, et le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons (...).^[1] Le danger consiste en ce que nous devenions de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui. » C'est par cette phrase aussi puissante qu'énigmatique d'Hannah Arendt que s'ouvre le spectacle. Elle deviendra ensuite une sorte de leitmotiv. Après la ronde lancinante de plusieurs corps aux formes indistinctes autour d'une table, dans des jeux d'ombre et de lumière très cinématographiques (on pense beaucoup à David Lynch ou au Jim Jarmush d' *Only Lovers left alive*), la musique sombre et stridente d'un orchestre aux influences post-rock accompagne un groupe de danseuses singulières et charismatiques qui évoluent et s'expriment dans une ambiance de cabaret apocalyptique. Les ruptures de ton et de rythmes sont nombreuses, comme lorsque une danseuse au visage recouvert de plumes semble littéralement "jaillir" sur scène, dans des mouvements aussi saccadés que maîtrisés, créant dans le public un malaise palpable. Dans un souci de réalisme et de vérité, les artistes se changent et se maquillent au fond de la scène, sans aucun temps mort. Les éclairages et les costumes ajoutent à l'atmosphère parfois gothique d'un ensemble visuel et musical très homogène. Quelques intermèdes drôles ou absurdes viennent parfois libérer la tension, comme lorsqu'une des danseuses s'excuse longuement auprès du public d'être incapable de résister au son de la musique, secouée chaque fois de mouvements involontaires et frénétiques.

Dans ce spectacle total qui croise plusieurs formes esthétiques avec brio, le sens échappe parfois un peu : si l'on veut bien voir une articulation entre le politique, la transgression et le divertissement dans ce cabaret nouvelle génération, on ne sait pas toujours à quoi nous mènent ces interrogations sur les rapports entre individu et collectif, sur notre fonctionnement social, sur notre besoin d'ivresse pour nous extirper du réel. Peut-être ne nous mènent-elles d'ailleurs nulle part, dans une opacité volontaire, et c'est sans doute très bien ainsi. A chacun de trouver son chemin dans ce mélange de genres aussi beau qu'étrange.

INFERNO MAGAZINE. Bruno Paternot
6 février 2015

LA ZAMPA, « B&B » : L'HUMANITE, C'EST LES AUTRES

Le théâtre de Nîmes, scène conventionnée pour la danse contemporaine, propose cette année à deux compagnies de créer un spectacle à destination du jeune public alors qu'elle n'en n'ont pas fait leur spécialité. Pari risqué puisque ce public spécifique, notamment en représentations scolaire, impose des particularités qui, si elle sont oubliées peuvent empêcher l'accès au spectacle (parce que trop obscur, trop désespéré, trop connoté etc.) A contrario, si on crée trop spécialement pour les enfants, d'autres écueils peuvent apparaître (niaiserie, démagogie etc.).

La Compagnie La Zampa, en résidence à Théâtre de Nîmes pour trois ans réussit à trouver l'endroit délicat du spectacle pour adultes à partir de huit ans.

B&B, c'est l'histoire de B (la Belle) et de B (la Bête). B&B, c'est l'histoire de l'humanité : en constant tiraillement entre l'animal et le réflexif, entre le naturel et le culturel, entre le masculin et le féminin, entre le représentatif et l'intime. Ce qui nous fait sortir de la Bête, c'est l'autre, c'est le pas vers l'alter, c'est la volonté de s'élever par la séduction. Et en même temps, cette séduction toute animale du paon qui fait la roue nous ramène aux instincts grégaire des atours sexuels bestiaux et instinctifs. C'est dans cette contradiction, dans cette tension entre nature et culture que tâtonne l'essence humaine montré par Magali Milian et Romuald Luydlin, co-directeurs de la compagnie.

Aux images très fortes, les enfants répondent par de très fortes réactions. Les corps sont investis, entiers et techniques pour explorer la chair, que celle-ci soit à vue ou au contraire cachée sous des peaux et tissus. Les magnifiques lumières d'Olivier Lacroze ont cette singularité fascinante de mettre l'ombre en lumière. De même, la danse met en mouvement les esprits et leur fantasmes : la belle et son obsession érotomane de l'incarnation, la bête et sa volonté infatigable de la séduction. Les atours sexuels ne sont l'apanage de la nature ni de la culture, l'être vivant, qu'il soit Belle ou Bête ne sait faire autrement que d'être en représentation, que se soit sur des talons ou sous une boule à facette.

(...) la fin du spectacle retrouve un peu de légèreté (et donc de puissance !) pour nous amener vers le poème visuel (toute une série de visages dessinés) et le poème sonore : « *Mon corps est une cage qui m'empêche de danser avec celle que j'aime, mon esprit détient la clé* ». Il n'est pas étonnant que cette compagnie de danse contemporaine se méfie du corps sans pensée, du corps pour le corps. Malgré le rire des enfants, elle aura tout intérêt à se méfier aussi de la pensée sans corps, de la pensée qui s'explique trop clairement. Ces allers-retours entre image et parti-pris intellectuels font de La Zampa une des compagnie les plus atypique et les plus intéressante de sa génération. Alain Buffard ne s'y était pas trompé en convoquant les interprètes pour sa reprise de *Mauvais Genre*. En choisissant *La belle et la bête*, La Zampa propose un conte, une fable à la jolie moralité antisartienne : l'humanité c'est les autres.

Bruno Paternot

MIDI LIBRE. Muriel Plantier
4 février 2015

Quand la Belle et la Bête s'apprivoisent en dansant

Jeune public | La Zampa, compagnie d'artistes associés au théâtre de Nîmes, revisite le conte en une version captivante.

Pas question de robe longue pour elle, ni de crinière léonine pour lui. Résolument éloignés de l'imagerie sucrée de Walt Disney, la Belle et la Bête de la compagnie La Zampa sont des personnages actuels. En combinaison short noire, elle fait penser à une jeune biche aux abois avant de se jucher sur de très hauts talons transparents comme si elle ne touchait plus terre. Lui, tout de noir vêtu, évoque un jeune d'aujourd'hui avec son pull à capuche, son visage totalement recouvert d'une cagoule en dentelle créant seul le mystère. Dans *B & B*, l'atmosphère est plutôt du côté de l'étrange que de la peur, pour évoluer vers l'humour et la poésie.

Des images fortes et drôles

Cela commence par une image forte, alors que les héros sont encore dans la pénombre, une belle rose rouge apparaît quasiment incandescente dans le noir. Elle reviendra comme un leitmotiv, jusqu'en masque rouge sur le visage de la Belle. Cela débute aussi par les mots de la narratrice - ces adjectifs qui définissent si bien les personnages : « Ravissante, superbe, classe, splendide, parfaite... » et à l'opposé « laid, affreux, sauvage, terrible, effroyable, difforme... » Magnifiquement éclairée, nourrie de références comme la pelisse de Peau d'âne ou la pomme empoisonnée de Blanche-Neige, l'histoire est vite résumée, si proche d'un conte à l'autre : une jeune fille, un jeune homme, une sorcière, un sort et le moyen de dépasser l'épreuve pour se trouver.



■ Instant d'éternité quand la Belle et la Bête dansent ensemble.

Photo ANYA TIKHOMIROVA

Et la méthode employée par Romuald Luydlin en Bête fait beaucoup rire les jeunes spectateurs. Car le chorégraphe a beau mimer les muscles de super-héros qu'il n'a pas, se prendre pour un chanteur de rock ou pour Mickael Jackson avec sa casquette à paillettes sous les projecteurs, il ne fait pas fondre sa Belle par ses numéros de grand séducteur. C'est quand il s'abandonne en tombant lentement dans ses bras qu'il la touche finalement. Ce premier contact appelle à la découverte de l'autre dans un très beau duo en miroir. La rencontre entre elle et lui est si douce et émerveillée que les rires s'arrêtent net dans la salle suspendue à ce petit instant d'éternité. Enfin la sarabande finale et

sa succession de dessins d'expression sur le visage se terminent dans les bras l'un de l'autre. « On ne voulait pas d'une Bête qui fasse peur et se transforme en prince charmant à la fin, précisait d'ailleurs Magali Milian, la partie féminine de La Zampa, qui incarne la Belle, mardi, après une représentation scolaire. Nous voulions plutôt que la Belle aille découvrir qui il est et l'accepte tel quel. » Belle leçon d'ouverture à celui qui est différent. Et un très beau premier spectacle jeune public pour ces artistes associés au théâtre de Nîmes.

MURIEL PLANTIER

mplantier@midilibre.com

► « B & B » ce mercredi, à 14h30 et 18h30, à l'Odéon, 7, rue Pierre-Sémard. Dès 8 ans. Entrées de 4 € à 11 €.

LIBÉRATION. Marie-Christine Vernay
10 Octobre 2014

VI  LA BELLE SAISON

LIBÉRATION VENDREDI 10 OCTOBRE

TROIS VŒUX À EXAUCER À PESSAC

D'après le conte de Madame de Villeneuve, *B&B* (B and B) est une libre interprétation de *La Belle et la Bête*, signée par la compagnie Zampa et ses deux fées sorcières, Magali Milian et Romuald Luydlin. Les deux danseurs et chorégraphes s'emparent des contes, récits d'apprentissage, formateurs pour l'esprit vagabond. Les fictions apprivoisent les démons ordinaires (désirs inavoués, choix imposés, liens complexes), ceux qui hantent les têtes blondes ou noires. Pour les créateurs, «les versions originales sont toujours plus violentes que les adaptations contemporaines». Demeure, malgré les siècles, une forme de lutte contre la cruauté de l'histoire. «Il nous faut, disent-ils, adapter et aborder l'écriture de ce conte et ses nombreux tiraillements avec la notion de promesse, celle qui est faite régulièrement pour rassurer les plus fragiles.» Ici, comme dans les contes, le chiffre 3 revient sans cesse, un trio donc. **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Première le 24 mars 2015 dans le cadre de Pessac en scènes. Rens. : 05 57 93 65 40



B&B, de Magali Milian et Romuald Luydlin, sera créé dans le cadre de Pessac en scènes. PHOTO ANYA TIKHOMIROVA

INFERNO MAGAZINE. Bruno Paternot
17 février 2014

« L'avenir est aux fantômes* ».

La Zampa, compagnie nîmoise sans concession créée au XXI^e siècle, présentait « Spekies », sa création 2012/2013, Jeudi 13 Février 2014 à Nîmes pour le compte de la scène conventionnée pour la danse contemporaine. Sur la scène, cinq sculptures, cinq blocs, cinq continents construits en couverture de survie aux reflets argentés. Un régal à éclairer, défi gourmand relevé haut la main par Pascale Bongiovanni. Au milieu de la scène de crime, un cadavre de guitare repose en paix.

On nous laisse le temps de faire connaissance avec les cinq monstres immobiles, avant que les deux monstres mouvants, la danseuse Magali Milian et le guitariste Marc Sens, entrent en scène. Le pas est frêle mais l'intention et



la volonté résonnent jusque dans les caissons de basse. On entend au loin grésiller les viscères de la guitare. Plus le corps des artistes devient minéral, plus les objets deviennent vivants, plus l'espace devient charnel et s'emplit de fantômes. Tout n'est que forme, qu'elle soit intelligente ou non, elle s'anime et crée de l'image. Cette image, et c'est la force de La Zampa : créer un sens inouï là où ne l'attend pas. Ce n'est plus la femme qui regarde son corps, mais les mains qui surveillent la tête. Le corps prend la main sur les idées et la sagesse. (...)

Le travail de Magali Milian, danseuse de ce solo à deux, est à l'image de ses précédentes interprétations : dur, clair et précis. Son pas sur pointe (de baskets) ne cherche jamais l'élévation et la grandeur mais bien la dure condition de l'homme à marcher sur les œufs de son existence : avancer, sans jamais piétiner tout en prenant le temps de se poser pour regarder le monde. Un texte (très beau et très percutant travail de Caryl Férey) égraine toutes les formes que peuvent prendre cette condition : celui qui mettrait bien le feu, celui qu'on regarde tomber, celui qui apprend à nager... La lumière alterne d'un espace à l'autre, de cour à jardin, pour créer un jeu d'ombres sur le corps des artistes, à chacun sa part de fantôme. Celui qui demande ce qu'est l'avenir? Le temps des cadavres et des fantômes est arrivé. Le temps des spectres. " *Au fond, le spectre, c'est l'avenir, il est toujours à venir, il ne se présente que comme ce qui pourrait venir ou re-venir**"

Bruno Paternot

**Jacques Derrida, Spectres de Marx (Galilée, 1993)*

© Alain Scherer

LIBÉRATION. Marie Christine Vernay
13 janvier 2012

30 **CULTURE**

LIBÉRATION VENDREDI 13 JANVIER 2012

DANSE La compagnie La Zampa présente en tournée une œuvre qui vacille entre inertie et résistance.

«Requiem», suprême abandon

REQUIEM
de **MAGALI MILIAN**
et **ROMUALD LUYDLIN**

Scènes croisées, espace des Anges, 13, bd
Britexte, Mende (48). Le 31 janvier à 20h30.
Et le 2 février au théâtre Aurillac (15).
Rens. : 04 66 65 75 75.

En principe, le requiem suppose le repos éternel. Pourtant, la compagnie La Zampa l'interprète d'une façon moins définitive. L'histoire commence sur le bord d'une route en Ariège, où La Zampa était résidente jusqu'à son déménagement en cours à Nîmes (Gard). En voiture, Magali Milian et Romuald Luydlin, danseurs, chorégraphes et animateurs de la compagnie, aperçoivent un corps à terre, sur le bas-côté. Ils pilent et s'avancent pour venir

Ce Requiem est comme une variation du «je préférerais ne pas» du Bartleby de Herman Melville.

en aide à la personne qu'ils supposent blessée. «Là, raconte Romuald Luydlin, on a vu une femme d'un certain âge allongée. Elle avait mis un écriteau : "Je dors, prière de ne pas me déranger".» Ce qu'ils firent, tout en prenant soin de repasser plus tard pour s'assurer que tout allait bien : la dormeuse s'en était allée.

Comateux. Cette situation leur est souvent revenue à l'esprit par la suite, jusqu'à ce qu'elle devienne le sujet de leur *Requiem* créé en avril au Centre de développement chorégraphique de Toulouse (Haute-Garonne). Pas encore programmée à Paris ou en Ile-de-France, cette pièce a pourtant des qualités indéniables, autant sur le plan musical que chorégraphique. L'excellent Théâtre de Nîmes, sur tous les fronts, n'a pas manqué d'inviter le spectacle et il se pourrait bien que La Zampa s'y intègre plus avant.

Ce *Requiem* est comme une variation du «je préférerais ne pas» de Bartleby, célèbre anti-héros de Herman Melville. La



Pour ce duo, Magali Milian et Romuald Luydlin sont partis d'une rencontre insolite. PHOTO ERIC DAMIANO

musique de Marc Sens, à la guitare, un des fondateurs du groupe Zone libre, est un psaume récitatif qui tend autant les cordes de l'instrument que celles, présentes sur le plateau, qui manipulent le corps, car tout ici se fait en direct. Le texte écrit par l'auteure et chanteuse de rap Casey (qui ne chante pas) appelle à la résistance autant par la colère que par l'inertie, l'absence. Son texte est comateux et lucide, en état de veille. Les deux interprètes chorégraphes sont dans la même position. Magali Milian, qui pourtant ne pèse pas lourd, semble impossible à déplacer, à remettre sur pied. Elle a perdu sa verticalité, la station debout lui est devenue une étrangeté. Romuald Luydlin, qui possède encore le langage (il dit le texte de Casey), tente de l'accompagner dans un passage étroit jusqu'à la délivrance. Mais, même harnachée, soulevée par des câbles, elle pend, sans intention, sans volonté. La figure du chien, qui aboie et guide jusqu'au royaume des morts (Cerbère, Anubis, Garm...), les aide à trouver une forme de repos, pas celle du sommeil mais une autre, autrement. Sculpteur-prothésiste, Anne Leray les dévisage, les défigure en leur collant des masques canins.

Polar. Il y a beaucoup d'énergie dans ce spectacle du repos, et le groupe constitué pour l'occasion est très équilibré. Chacun a une forte personnalité mais sait aussi défendre une cause commune : le désir de faire de la scène un lieu d'invention, d'engagement et de rêve. La masse, le poids, l'inertie deviennent ici des qualités, des forces de résistance. Il paraît que ce noyau de complices va s'agrandir pour un prochain projet du collectif Les Habits Noirs. L'auteur de polar Jean-Bernard Pouy rejoint la bande. Quant au *Requiem*, déjà joué dans des lieux insolites comme celui de la grotte de Niaux, il poursuit sa tournée française jusqu'en mars. Prochaines étapes à Mende et Aurillac.

Envoyée spéciale à Nîmes
MARIE-CHRISTINE VERNAY



Post-punk gothik REQUIEM

Par Camille Chalain - www.lecloudanslaplanche.com - Avril 2011

Le festival C'est de la danse contemporaine dit CDC, actuellement en pleine effervescence, tient sa promesse de diversité et de qualité en accueillant des compagnies après diverses résidences de travail *in situ*. Cette fois c'est *Requiem*, de la compagnie La Zampa, qui livre une œuvre portée à la limite entre performance et spectacle. Requiem, comme les prières pour les âmes défunts. Ils ont donné naissance à de nombreuses compositions musicales jouées bien évidemment lors des services funèbres, mais aussi lors de cérémonies du souvenir – comme ce spectacle.



photo Camille Chalain

La cérémonie

Tapis de danse côté blanc, la guitare électrique, les amplis et les pédales d'effets sont déjà en place. Le titre du spectacle révélant à lui seul le côté cérémoniel de l'œuvre, le public entre pendant que le musicien Marc Sens se prépare et que Romuald Luydlin attend patiemment avec un large et mystérieux sourire - un peu à la façon d'Andy Warhol, et l'on imagine facilement une ambiance similaire lorsqu'on arrivait à la Factory. Mais ici l'univers inspirateur, et pas n'importe lequel, se situe clairement vingt ans plus tard : il s'agit bien d'un requiem, mais d'un requiem post-punk tout droit ressuscité des années 80, l'avant-garde du Gothique à ce moment-là, avec comme référence la figure emblématique du célèbre groupe britannique Bauhaus. Si bien que leur morceau le plus connu, *Bela Lugosi's Dead*, est donné à plein volume en guise de final et fait toujours son effet (sans doute ici dans sa version quarante-cinq tours de 1979, que les connaisseurs apprécieront).

(...) *Requiem* brille dans son exécution en renouant avec ce genre rarement revisité. Il évolue au cœur des choses et va directement à l'essence même de cette noirceur. Ses interprètes ont su adoucir les performances de l'époque tout en gardant intacts les états d'insoumission et de rébellion. Un spectacle qui, s'il ne donne pas directement matière à penser, se déploie tout en sensations pour un voyage vers les contrées obscures de l'âme en résistance.

CLAIRISABELLE VAUCONSANT, La Gazette de Nîmes, décembre 2009

Danse - L'art de la collision



photo : Erik Damiano

« **Daisy Cutter** », création de la Cie La zampa, chorégraphie de Magali Milian et Romuald Luydlin. Jeudi 17 et vendredi 18 décembre à 20h au Théâtre de l'Odéon. Création à Nîmes.

Il fallait oser : donner à un spectacle de danse, par essence un objet artistique sensible et vivant, le nom d'une des bombes les plus meurtrières de la guerre du Viêt-nam, la daisy cutter. Les chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin ont ainsi intitulé leur dernière pièce, **Daisy Cutter**, Faucheuse de Marguerites, en création ce jeudi au Théâtre. Un titre paradoxal qui colle bien au propos des deux artistes. « Nous parlons ici de collision, de rendez-vous inattendu, brutal et inévitable », explique Magali Milian.

Comme la bombe une fois lâchée qu'on ne peut arrêter. Ou comme un corps qui s'élance et ne peut éviter un autre corps. Et dont l'impact, la confrontation, peut être d'une grande brutalité. Sur scène, une vingtaine de tiges verticales traversent des ballons placés à différentes hauteurs, comme une pluie de bombes. Dans la lumière subtile, violente ou caressante de Pascale Bongiovanni, quatre jeunes femmes se meuvent, félines, provocantes. Elles dansent sur une musique assourdissante, courent à perdre haleine, se percutent en un clash nerveux... « Elles ne se cherchent pas, mais se ressentent, s'affrontent, vigilantes à leur propre territoire ».

Des moments de tendresse habitent parfois ces corps en mouvements. « Comme lorsque l'une d'elle parle d'un combat d'alligator, tout en couchant au sol sa compagne avec une grande douceur ». Daisy Cutter joue sur le contraste permanent entre clarté et pressentiment, beauté et violence, et laisse au spectateur le choix de se perdre dans son imaginaire.

LA TOMBE DU PLONGEUR / La Zampa



photo : Erik Damiano

Le couple Milian / Luydlin sait tirer parti des registres du spectaculaire pour donner à voir les différents états du corps, dans une intrigue charnelle trouble et haletante, entre rythmes effrénés et profonds apaisements.

Avec la Zampa, les corps semblent être pris au piège d'une machinerie complexe qui les entraîne à la lisière de l'absurde et de l'étrangeté. Les mouvements contournent les règles de la logique, les danseurs font du sur place, frappent et s'agitent dans le vide, s'unissent en de douces ou violentes retrouvailles dont le sens nous échappe. L'usage de la vidéo, son omniprésence sur scène abolie la soumission à une temporalité linéaire, dilatant l'espace-temps en une multitude d'écrans qui proposent une autre lecture des corps, fictionnelle et fragmentée — bouche, yeux.

Ce règne du chaos, en cela qu'aucun ordre, aucun principe ne paraît présider à son avènement, projette en nous une réelle inquiétude, un malaise, nés de notre incapacité à cerner ces phénomènes et de notre position de voyeurs, embarqués dans la violence ou la volupté de l'autre. Avec, pour couronner le tout, la présence étrange du vidéaste sur scène qui bricole les lumières, crée de nouvelles images, intervient comme un scénariste dans le déroulement du spectacle.

Il y a quelque chose du cinéma fantastique et surréaliste dans ces apparitions et disparitions soudaines, ces images décousues, qui s'imposent à nous comme des flashes oniriques en provenance de l'inconscient ou se superposent, s'étirent dans le temps, avec le différé des spectres. Les traces du passé, les souvenirs (et tout ce qu'ils pourraient contenir de violence enfuie, de fantasmes, de velléités d'être) remontent à la surface, glissent sur les peaux dénudées, se figent en des poses photographiques.

Immobile, le corps souffrant devient icône, s'adonne à de pieuses jouissances, stigmates sanguinolents et sourire complaisant. Puis du duo au solo, il libère un mouvement qui semble tirer son énergie de l'eau, du scintillement de la lumière. Un mouvement juste, magnétique, dont la forme fluide et compacte varie aux grès des flux et des ressacs numériques, sursaute ou rebondie comme exposée à des stimulations électriques. Ainsi, violent et violenté, souffrant ou jouissif, libre ou dominé, traversé de court-circuits, déformé par la lumière, le corps s'impose, dans ses réalités contemporaines, en lien avec la machine et les forces vives de la nature.

Céline PIETTRE, Parisart.com (Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine Saint-Denis - Juin 2008)

DANSER mars 2007 (Paris / Faits d'hiver - Espace Wallonie)

« Beauté viscérale »

Il est des pièces qu'on ne peut apprécier sans ambages, on les adore ou on les déteste. Celles de Magali Milian et de Romuald Luydin, *Dream On-tracks*, en font partie. D'abord on assiste à un duo détonant, où est chanté a capella par deux danseuses déchaînées le mythique *I wanna be your dog* des Stooges. Suit l'errance du chorégraphe dans une ambiance glauque, qui fascine et déroute par sa sensualité torturée. Le solo de la chorégraphe, lui laisse sans voix par son ton malsain scandé magistralement d'une gestuelle fébrile sur les sonorités saccadées de PJ Harvey. Quant au septuor de danseurs, il est à tomber. Nimbés de la création lumière remarquable de nuances de Pascale Bongiovanni, ils évoluent entre masturbation onirique, flirt avec le suicide, guerre, accidents projetés en vidéo... en tout cas avec une violence inouïe qui embarque l'âme dans les affres de la chair, tantôt souriante, tantôt tragique.

AGNES IZRINE, Revue DANSER N° 750 Septembre 2006 (Avignon / Théâtre des Hivernales)

« Corps Violents »

Dans *Dream On Tracks* 1 et 2, Romuald Luydin, tout comme la gestuelle, semble tout droit sorti des Possédés de Pasolini et met volontairement mal à l'aise. Là réside tout l'intérêt de ce solo qui associe narcissisme et barbarie totalitaire, laisse à réfléchir sur la perversité de tout système clos, qu'il soit individuel ou collectif. La réflexion continue avec Magali Milian qui, après avoir fait exploser une bouteille de verre, s'éclate, presque littéralement, sur scène. Ces deux solos non sans maladresses disent quelque chose de notre présent et de la façon dont notre rapport au corps et aux autres se modifie subrepticement. Ici, il ne s'agit plus de violence faite au corps, mais de corps violents. De ceux que l'on craint qu'ils n'exploient à vos côtés.

DOMINIQUE CREBASSOL, Revue DANSER N° 750 janvier 2006 (Toulouse/ CDC)

« Une fleur du mal »

"La violence fracassante de son entrée méduse les spectateurs qui, pendant les vingt minutes qui suivent, vont rester suspendus, dans un silence de mort, à ses gestes, ses soubresauts, ses replis et ses repos. Avec *Dream On Track* 1, Magali Milian impose ses qualités de danseuse en pleine maturité et un talent de chorégraphe qui pointait dans les pièces précédentes de la compagnie La Zampa, dont elle partage la direction avec Romuald Luydin. A demie-nue, surexposée dans la lumière, elle tombe à l'intérieur d'elle-même, bien au-delà de la peau satinée, du dessin ferme du corps, au-delà d'un érotisme attendu de cabaret, et laisse monter par assauts, une monstruosité qui paraît l'effrayer elle-même. Le visage se déforme, la chair se contorsionne, explose dans une gestuelle hystérique, dont la maîtrise fait apparaître la laideur inquiétante d'un « autre » sans détruire totalement la séduction de l'anatomie ou la délicatesse de certains mouvements. Comme une réponse à Baudelaire : « O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu », ou un écho à la Danse de la sorcière de Mary Wigman, un solo d'une grande intensité et d'une intégrité sans détour. "



MARIE-CHRISTINE VERNAY, Journal LIBERATION n°772 - 10.03.06 (dans le cadre de VISU 06 - DSN Dieppe Scène Nationale)

... La Zampa, compagnie installée en Ariège, habituée du Centre de développement chorégraphique de Toulouse comme de DSN, présentait *Dream on (track 01 et 02)*, création composée de deux solos, l'un de Magali Milian, l'autre de Romuald Luydin. Ces jeunes gens ont une sauvagerie et une audace déroutantes. Travaillant au croisement des arts plastiques, de la scène electro et de la vidéo, ils s'engagent sans retenue. Le premier solo commence par un bris de glace. La danseuse, dans un grand plié, s'élève au-dessus des éclats. Essayant de dompter une agitation intérieure, elle ôte brusquement le haut de son justaucorps. Projetée dans l'espace, elle dessine aussi de curieuses figures, devenant femme hippocampe.

Romuald Luydin est plus rude. Chaussé de bottes, en slip et torse nu, il campe un personnage mécanique, tranche l'espace pour trouver sa propre forme. Il est tendu, à la recherche de l'abandon...

November/December 2006



Striking a Plus for Curation - Lisa Paul Streitfeld

La Zampa's fully empowered female beauty shattering glass was the strongest image the New Dance Alliance concocted on the 20th anniversary of its Performance Mix Festival. The event ran over six days at Joyce SoHo with around five performances each night followed by a reception. Festival director Karen Bernard's choices this year included theatrical performance containing any sort of movement (such as Nathalie Claude's "Lapine-Moi" bunny hop).

A new element was the Breakfast Mix panel at Dance Theater Workshop in which Vallejo Gantner, Artistic Director of Performance Space 122, discussed curation on the cutting-edge with Tanya Calamoneri, Co-Director of The Field. In the fight for territory and career-defining branding, how are artists supposed to let down their guard to engage in fruitful collaboration and experimentation with new mediums?

This assessment revealed the crucial role of Performance Mix in presenting experimental art born out of collaboration from nine separate cities.

La Zampa. Photo Pierre Duprat

On Wednesday night, for example, the New York based D Underbelly drew the audience into an examination of professional angst in an age of technology through movement (Baraka de Soleil) interacting with multimedia (Daniel

Givens' video and music). Persephone's contemporary underground journey was explored by the Montreal-based Compagnie de la Tourmente's with the bizarrely erotic element of an underwear clad puppet mimicking a duet's descent into depravity.

Yet, the collaboration that delivered the cutting-edge of movement to the festival was **La Zampa**, a six-year old company from Toulouse formed by the male/female partnership/marriage of Magali Milian and Romuald Luydlin. In **Dream On Track 1** (Milian) and **Track 2** (Luydlin) the body moved into a state of transformation where the male and female energies struggle for domination and result in the precarious tension of the opposites. Saliva pouring from the mouth, perspiration trickling from the pores, in this evolution the primal energy takes over the body, which is subsequently visibly shaped by will. Luydlin, in his knee high black leather boots brought to mind Nazi repression of the feminine while demonstrating the struggle of the male to surrender to this primitive power as the beast arises from within. And Milian, after commanding attention with her shattering of theatrical glass, revealed the internal beauty of the dark feminine as she strips off her outer layer of clothing to reveal the feline beneath the human.

With elements of Butoh and the No Theater, this arresting physical passion play was reminiscent of a magnificent "Purgatorio" collaboration between Mauricio Celedon's Teatro del Silencio and Karlik Danza Teatro that I was fortunate to experience recently in Santiago, Chile. The presentation of the boot-clad male half of the duo in the Joyce studio after Breakfast Mix was an enticing preview to the convention-shattering image of the empowered female that followed on Friday night. With these separate but integrated performances, **La Zampa** provided a sociology lesson blasting away at the politically correct post-structuralist view of gender which keeps academia frozen in the 20th Century. It was quite a contrast to the estrogen-drenched excerpt from The Partita Project that opened the evening on Friday that failed to excite at any level.

The access and control of the kundalini power that transformed the movement of **La Zampa** depicted the opposing manner that the human adapts to and utilize the primal feminine power along gender lines. The internal struggle between the opposites in the male has the tendency to be externalized in violence while the female's inward integration results in an authentic internalized androgyny that has become hip (witness the recent issue of Men's Fashions of the Times) through appearances.

Can any form that does not seek to articulate this divine energy consider itself a 21st Century art? Shouldn't every artist on the planet right now be on a search for a new language of holism that will help forestall human self-destruction? The Kabalistic vision of the human body as a holistic entity in which planetary energies are released sets a standard by which the quality of art can be measured both in accessibility to the forces of nature and the human consciousness of control. **La Zampa's** Dream On reveals this once elusive destination is a 21st Century reality.

The Performance Mix Festival would have left an indelible mark if it had highlighted **La Zampa** on opening night rather than showing the company piecemeal, so to make room for the less deserving. Democracy belongs in politics, not in art. Despite the timidity that prevented a better placement of **La Zampa**, and therefore a stronger 20th anniversary showing for the festival as a whole, Bernard does strike a plus for including an international act that refuses to anything less than direct about their message.